

Recueil de documents

Abbayes et société au Moyen Âge



Abbaye de Villers-la-Ville asbl

Rue de l'Abbaye, 55 – 1495 Villers-la-Ville – 071 880 980 – www.villers.be

Plan du dossier

Introduction	4
• Présentation du dossier	
• Comment utiliser le dossier	
1. Abbayes et société aujourd'hui	4
Qu'est-ce qu'un moine, qu'est-ce qu'une abbaye ?	
Images et mots de la société actuelle derrière ces deux réalités	
Etre moine aujourd'hui	
Le patrimoine abbatial en Wallonie aujourd'hui	8
Moines et abbayes dans l'histoire : quelques repères	10
2. L'abbaye : une synthèse des trois ordres de la société au Moyen Âge ?	13
L'abbaye et « ceux qui prient »	
L'abbaye et « ceux qui combattent »	
L'abbaye et « ceux qui travaillent »	
3. L'économie de l'abbaye : basée sur l'agriculture et l'élevage	18
Le domaine villersois : constitution et revenus	
« Taillables et corvéables », les moines ?	
4. Exercice pratique : exercer la compétence « critiquer » à partir des différentes relations de la venue de Bernard de Clairvaux à Villers.	20
5. Lexique	22
6. Bibliographie	24
7. Annexes	25

Introduction

• Présentation du dossier

Ce dossier est destiné aux enseignants du cours d'histoire. Il ne s'agit nullement d'un dossier de contenu sur les abbayes et monastères au Moyen Âge, ou encore sur la vie quotidienne des moines à la période médiévale. Ces contenus ont été traités à de nombreuses reprises, et nous renvoyons les enseignants intéressés par ces problématiques à la bibliographie de ce dossier (point 6). Le présent dossier rassemble des documents (traces, témoignages et travaux) qui peuvent venir en appoint ou en illustration du cours d'histoire lorsqu'il aborde certains aspects du Moyen Âge. Selon le temps dont il dispose, les contraintes du programme, la motivation des élèves et bien d'autres conditions encore, l'enseignant choisit l'utilisation qu'il souhaite en faire. Nous sommes bien évidemment ouverts à toute remarque et suggestion pour améliorer cet outil de travail : bastiane.meurice@villers.be ou 071/880 996.

• Comment utiliser le dossier

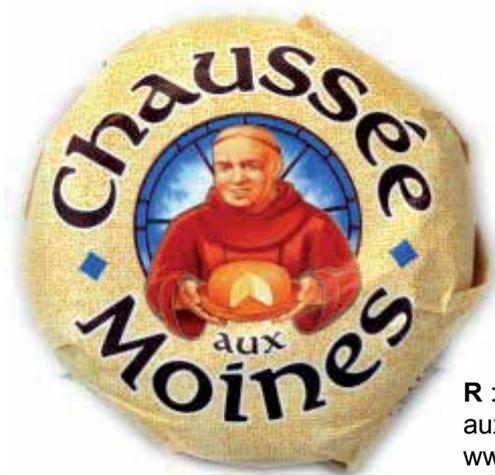
- En début de chaque rubrique, une ou plusieurs questions sont posées (parfois après une brève introduction). Ces questions sont des orientations de recherche pour l'exploitation des documents par ou avec les élèves.
- Chaque document doit normalement avoir son « **R** », c'est-à-dire sa référence ou fiche d'identité.
- Le sigle « **i** » indique à l'enseignant une information pour l'exploitation d'un ou plusieurs documents. A lui de choisir s'il la partage ou non avec ses élèves.
- Abréviations utilisées : AGR pour Archives générales du Royaume – AEB pour Archives ecclésiastiques du Brabant (aux AGR).

1. Abbayes et société aujourd'hui

Qu'est-ce qu'un moine ? Qu'est-ce qu'une abbaye ?

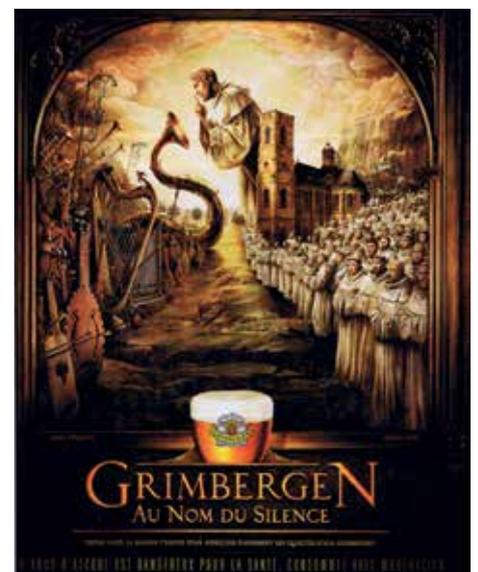
Images et mots de la société actuelle derrière ces deux réalités

- Quelles images et quels mots vous viennent à l'esprit lorsqu'on mentionne les mots « abbaye » et « moine » ? Quelle réalité recouvrent-ils aujourd'hui ? Les moines sont-ils seulement chrétiens ?



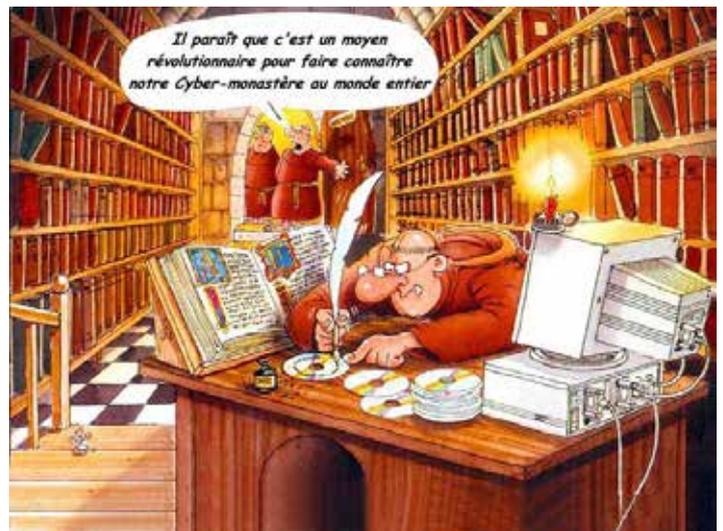
R : Camembert « Chaussée aux moines ». Source : www.pachamarket.be

R : Publicité pour la bière d'abbaye Grimbergen. Source : www.saveur-biere.com





R : Dessin humoristique d'Ydel pour expliquer le sens du mot « cuculle ». Source : blog.legarde-mots.fr/post/2006/10/16/cuculle



R : Dessin humoristique pour illustrer le moine copiste. Source : www.abbayes.net



R : Dessin humoristique de Pierre Kroll. Source : Journal « Le Soir » du 26 septembre 2007.



R : Photographie de moines tibétains. Source : www.allocine.fr

Être moine aujourd'hui

- Qui sont ces hommes et ces femmes « religieux », pourquoi ont-ils fait ce choix ? Quelle place occupent-ils dans notre société ? Le concept « *Ora et Labora* », « Prie et travaille » constitue-t-il toujours leur actualité ?

Un moine vu par un laïc

« L'imaginaire collectif, la littérature et les arts (...) ont diffusé et recèlent encore (...) des trésors d'illustrations et de figurines représentant des moines tantôt gros-lards, pleins de bière, de liqueurs et de fromage, grippe-sous, (...), foinqueurs, (...), impuissants, machiavéliques (...)

Face au fait monastique, (...) reste l'incompréhension. Comment ? Renoncer à jouir de « tout ce qui est bon » dans une vie (...) pour vivre dans la constante fréquentation de gens que l'on n'a pas choisis ou dans un enclos d'ermite, n'est-ce pas fuir les responsabilités de l'autonomie, n'est-ce pas abandonner lâchement les défis de l'indépendance et les aventures de la liberté, n'est-ce pas se réfugier (...) dans un milieu qui, à l'égal des sectes, n'a d'autres propos que de procurer sécurité matérielle, promotion symbolique, sublimation spirituelle à des êtres trop faibles pour affronter le monde « comme tout le monde » ?

(...) Il est plus d'un touriste, baptisé ou non, passé par un monastère, qui y a apprécié le

calme, l'accueil, la simplicité des moines, la beauté des chants, des cérémonies, et le bon goût de tout. Le côté « bon vieux temps » ramène à l'enfance, à l'innocence, à la nature. (...) Tout homme est moine, par la solitude où il commence et où il finit - « on se retrouve seul... » - par la nécessité de l'ascèse où sa santé et sa conscience, éthique et esthétique, l'invitent - sobriété et mesure en toutes choses -, par l'espérance infinie, jusqu'au désespoir infini, où la limitation et la contingence de son être le portent, à vouloir être reçu tel quel, tout entier et absolument par l'Autre, et par la nécessité conjointe, pour y parvenir, d'offrir et d'ouvrir en soi toute la place à l'Autre (...) ». R. : extraits de *Qu'est-ce qu'un moine ? Par un laïc*, par J-C POLET, dans *Louvain*, n° 97, avril 1999, pp. 17-19.

i : Si vous désirez exploiter plus avant ce document, vous trouverez le texte complet en annexe.

Effectifs des principaux ordres religieux

Ordres	1995	2008
Bénédictins*	19 850 membres	+/- 25 000 membres
Prémontrés*	78 maisons	89 maisons
Dominicains*	6600 membres	9328 membres
Franciscains*	18 000 membres	17 600 membres
Cisterciens*	1990	2008
Commune Observance*	1300 moines, 1500 moniales	1688 moines, 831 moniales
Stricte Observance* (trappistes)	3000 moines, 1900 moniales	1967 moines, 1782 moniales

R : Sources : pour 1990 et 1995 : P. ARNOUX, *Abbayes et monastères*, coll. Les chronologies de Maurice Griffe, 2004 – pour 2008 : www.ocist.org; www.ocso.org; www.osb-international.info/index/en.htm ; www.premontre.org; www.op.org; www.franciscain.net

Témoignages de moines aujourd'hui

« Quand j'étais étudiant, j'ai été amené à fréquenter l'hôtellerie de la Trappe à Soligny (...). Je n'étais pas précisément attiré, mais j'ai découvert là un certain sentiment de paix profonde, de plénitude que j'ai d'abord refusé de voir, que j'ai même repoussé. C'est que j'avais très peur : la découverte de la vie de Rancé, avec toutes ses austérités, m'effrayait, comme aussi le fait de m'engager dans une vie radicale. J'ai fait la sourde oreille pendant longtemps. J'avais alors 19 ans. (...) A la fin de mes études d'ingénieur, je me demandais si je devais débiter tout de suite dans une vie professionnelle ou si j'allais me décider à écouter cet attrait. Finalement, j'ai choisi de faire deux années de coopération, pour mûrir cette idée. Je suis donc parti deux ans en Afrique, pendant lesquels j'ai enseigné les maths à de jeunes ivoiriens. (...) De retour en France, l'idée [d'être moine] n'était pas passée et c'est alors que j'ai pris contact avec une communauté (...) ». R : extrait de l'interview de Frère Arnaud, ingénieur de formation, engagé à Cîteaux en 2005, d'après <http://www.citeauxabbaye.com/citeaux/html/temoignages.htm>.

« Comme beaucoup à l'époque, mes parents m'ont fait baptiser, mais, par la suite, ils ne m'ont donné aucune éducation religieuse. (...) Un jour très précis, j'ai ressenti comme un besoin très fort de chercher dans une direction. Mais chercher quoi ? Je ne le savais pas. Durant six ans, j'ai cherché à tâtons, en passant par les arts martiaux, le bouddhisme tibétain, pour arriver au christianisme (...) ». R : extrait de l'interview de Frère Philippe, entré à Cîteaux en 1992, d'après <http://www.citeauxabbaye.com/citeaux/html/temoignages.htm>.

« Comme les moines étaient ordonnés prêtres après leurs études et que j'avais un défaut d'élocution, on m'a demandé d'être frère convers. J'ai donc eu une grande part de travail manuel. Pour commencer, j'ai appris le métier de menuisier, et je suis resté 11 ans dans cette charge. Un jour, le Père Abbé m'a dit qu'il fallait «une tête» pour réorganiser l'étable, et m'a demandé si j'accepterais d'être à la tête de la vacherie. Il m'a donc fallu apprendre un nouveau métier (...) Aux approches de l'année 1998, année du neuvième Centenaire de la fondation de l'Abbaye et de l'Ordre, nous avons créé un site pour l'abbaye : www.citeaux-abbaye.com , avec un ami comme webmaster. J'ai été chargé d'en composer la teneur, et c'est alors que j'ai eu l'idée de mettre sur ce site les textes des lectures de l'office de nuit. Ils sont bien appréciés, car lorsque, par hasard, ils tardent à paraître, bien des internautes s'alarment et nous le font savoir ! ». **R** : extrait de l'interview de Frère Luc, engagé à Cîteaux il y a plus de 50 ans, d'après <http://www.citeauxabbaye.com/citeaux/html/temoignages.htm>

« Quand j'étais à la ferme, je travaillais fort et je me suis marginalisé un peu. Je n'allais plus beaucoup aux offices. Je sortais beaucoup, même le soir. L'abbé dans sa grande discrétion, n'osait rien me dire. Mais aux visites régulières, ce n'était pas pareil. Les frères se plaignaient. On me reprenait, mais cela continuait...Jusqu'à la visite d'un nouveau visiteur. Il m'a dit : « Je vous donne deux mois pour changer » J'ai alors demandé pardon à la communauté de mes escapades et promis de revenir aux offices (...) Je ne suis pas un grand lecteur (...) Je ne lis pas plus qu'une demie heure ou un quart d'heure à la fois ! Toutefois je lis pas mal de revues, car je suis sensible aux faits d'actualité, aux misères du monde ; les souffrances de tant de gens, voilà ce qui soutient ma prière (...) ». **R** : extrait de l'interview de Frère Albéric, engagé à Cîteaux il y a 50 ans, d'après <http://www.citeauxabbaye.com/citeaux/html/temoignages.htm>

i : Si vous désirez exploiter plus avant ces extraits d'interviews pour un exercice de critique ou pour le cours de religion, vous trouverez l'entièreté des 6 témoignages en annexe (point 7).

Le travail monastique aujourd'hui

« L'association MONASTIC rassemble plus de 200 communautés monastiques de tradition chrétienne (...). Régie par la loi du 1er juillet 1901, elle a été créée le 22 juillet 1989 (parution au Journal Officiel du 16 août 1989) dans le but de faire face à la situation de concurrence déloyale provenant d'un usage abusif de terminologie ou de publicité d'apparence monastique. Une marque collective, avec son logo, a été déposée à l'I.N.P.I. le 5 octobre 1989. Les membres de l'association MONASTIC sont des communautés d'hommes ou de femmes qui sont engagés dans la vie monastique chrétienne (...). Les activités économiques prennent une place certaine dans leur vie quotidienne, car ils s'efforcent de pourvoir, autant que possible, à leur subsistance par leur travail. Le profit n'est jamais le but qu'ils poursuivent, mais pourtant le contexte actuel de la société et de l'économie leur impose souvent de se comporter en professionnels s'ils ne veulent pas être écrasés par la concurrence et disparaître. Les produits fabriqués par les moines et les moniales se veulent d'une qualité irréprochable, et bénéficient souvent d'une longue tradition de fabrication. (...)». **R** : Présentation de l'association « Monastic », association de promotion, vente et défense de produits monastiques, d'après <http://www.monastic-euro.org>

i : Sur le site internet <http://www.monastic-euro.org>, vous trouverez des informations sur les types de produits monastiques qui existent et leurs points de vente, ainsi que sur les communautés qui les fabriquent. Plusieurs abbayes belges sont affiliées à l'association. Vous pourrez donc trouver des exemples concrets du travail monastique aujourd'hui.

Le patrimoine abbatial aujourd'hui en Wallonie

Il existe encore de nombreuses abbayes dans notre pays. Certaines sont encore « vivantes », c'est-à-dire qu'elles abritent encore une communauté active de moines ou de moniales (ex. : Chimay, Orval, Clairefontaine, Maredsous), d'autres ont été réaffectées (en écoles par ex. : Bonne-Espérance, Floreffe), beaucoup sont en ruines et font partie aujourd'hui des lieux touristiques de Belgique (Villers, Aulne, ...)

Saint-Gérard de Brogne (prov. de Namur), **une abbaye bénédictine réaffectée en centre culturel**



i : En 919, un jeune noble, Gérard de Brogne, fonde une abbaye bénédictine dans la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Grand réformateur de l'ordre, il donnera à son abbaye un rayonnement européen. En 1743, l'abbé Godefroy de Berlo de Franc-Douaire entreprend la construction de l'abbaye telle que nous la connaissons aujourd'hui, tout en conservant des éléments architecturaux des bâtiments précédents dont une très belle crypte du XIII^e siècle. La Révolution Française détruira la grande église abbatiale, siège de nombreux pèlerinages. Depuis 1983, une A.S.B.L. de laïcs œuvre pour la sauvegarde des bâtiments. Elle y a développé un centre de séminaires et un hôtel installé dans les anciennes cellules monacales. Elle s'est également spécialisée dans les grandes fêtes familiales (mariages, communions, etc). (D'après www.brogne.be)

R : Vue générale du site abbatial de Saint-Gérard de Brogne.
Photo G. Focant, DPat © MRW, dans V. DEJARDIN, *La route des abbayes*, IPW, Namur, 2006, p. 22.

Bonne-Espérance (prov. de Hainaut), une abbaye prémontrée réaffectée en école

i : L'abbaye de Bonne-Espérance, située sur la Commune d'Estinnes (près de Binche), est la seule du Hainaut dont les bâtiments ont échappé aux destructions de la Révolution française et présente aujourd'hui le visage qu'elle avait au XVIII^e siècle. En 1125, le seigneur de Croix-lez-Rouveroy donne une partie de son domaine à une jeune communauté de chanoines* qui vient de se former à Prémontré (près de Laon, France). Fidèle à la vocation de l'Ordre, l'abbaye reçoit très vite le patronage de nombreuses paroisses. La Révolution française chasse les chanoines, provoque la vente de tous les biens mais ne porte pas atteinte aux bâtiments, sans doute grâce à l'intervention des habitants de la région. Actuellement Bonne-Espérance est un établissement d'enseignement primaire et secondaire. (D'après www.bonne-esperance.org)



R : Abbaye de Bonne-Espérance. Photo G. Focant, DPat © MRW, dans V. DEJARDIN, *La route des abbayes*, IPW, Namur, 2006, p. 33.

Notre-Dame d'Orval (prov. du Luxembourg), une abbaye cistercienne vivante



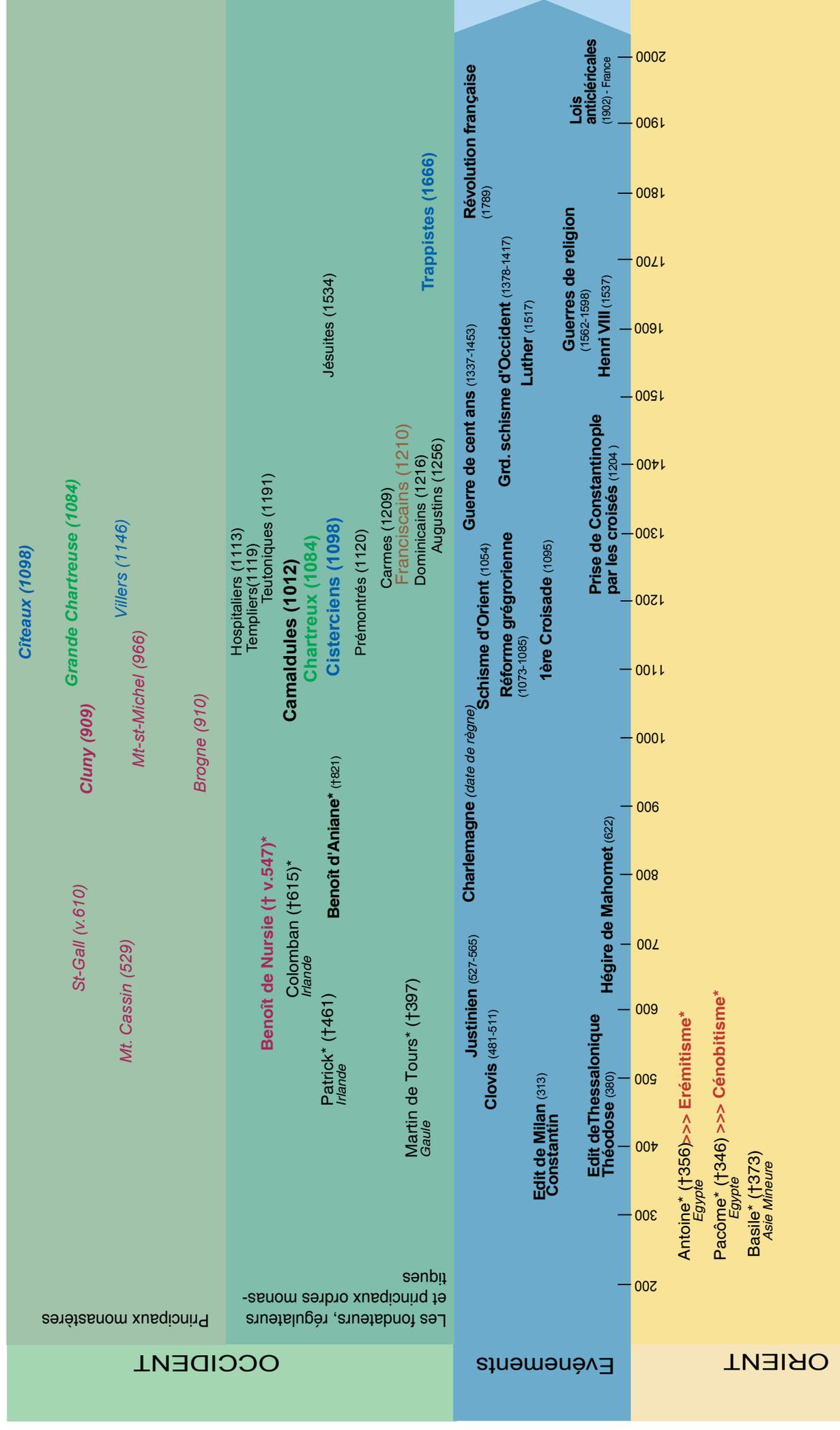
R : Vue d'ensemble de l'abbaye : www.orval.be

i : Fondée en 1070, l'abbaye est rattachée à l'ordre de Cîteaux en 1132. Détruite à la Révolution Française, elle reste en ruines pendant plus d'un siècle. En 1926, la famille de Harenne offre les ruines d'Orval et les terres avoisinantes à l'Ordre de Cîteaux, pour que la vie monastique y soit restaurée. Dom Jean-Baptiste Chautard, abbé du monastère de Sept-Fons (dans l'Allier, France), accepte la responsabilité de la fondation, et envoie à Orval un groupe de moines, noyau de la nouvelle communauté. L'oeuvre gigantesque de la reconstruction est entreprise par Dom Marie-Albert van der Cruyssen, moine de l'abbaye de la Trappe. Très vite, un nouveau monastère,

construit selon les plans de l'architecte Henry Vaes, s'élève sur les fondations mêmes du monastère du 18^e siècle. En 1936, Orval devient autonome et Dom Marie-Albert en est élu abbé. En 1948, la reconstruction s'achève ; le 8 septembre a lieu la consécration solennelle de l'église. Les moines d'Orval se consacrent toujours à la prière et au travail. Ils fabriquent de la bière et du fromage et accueillent toute personne intéressée par une retraite spirituelle. (D'après : www.orval.be)

Les moines dans l'histoire : quelques repères

R : Ligne du temps du monachisme dans l'Histoire, conçue par A. Burette dans le cadre de l'exposition *Abbayes vues du ciel. Photographies d'abbayes et de monastères vus du*



Le monachisme chrétien

Un monastère est un ensemble de bâtiments occupés par une communauté religieuse régulière. Lorsqu'il est dirigé par un abbé ou une abbesse, on parle d'abbaye.

Le monachisme chrétien naît en Orient à travers l'expérience mystique d'hommes qui souhaitent mener dans la solitude du désert une vie contemplative et ascétique. Saint Antoine († 350), en Egypte, est réputé être le premier des anachorètes. Certains de ces ermites, en se rassemblant peu à peu en communautés, deviennent cénobites. Le premier organisateur de leur vie commune est Pacôme vers 320. Mais c'est Basile de Césarée († 379) qui organise la vie des moines à travers une série de « règles ». La destinée du monachisme sera très différente dans le monde byzantin et en Occident.

En Orient, le monachisme est marqué dès son origine par une grande diversité. Il n'y a en effet ni ordre spécifique, ni foisonnement de règles monastiques comme en connaîtra l'Occident. Les Règles de saint Basile constituent la charte du monachisme, et la vie monastique est organisée par des canons de conciles et par la législation impériale. La limite demeure souple entre cénobitisme et érémitisme qui coexistent volontiers. Les premières terres du monachisme sont la Syrie, la Palestine et surtout l'Egypte. Le monachisme égyptien perd son influence à partir du 6^e siècle, mais survit dans le monachisme copte. Malgré la conquête arabe les deux formes de vie monastique coexisteront jusqu'à la fin de l'Empire byzantin (1453) et même au-delà.

En Occident, le modèle égyptien se répand autour d'un axe qui relie l'Ethiopie à l'Irlande et qui voit fleurir des règles diverses et parfois rigoureuses. C'est saint Benoît de Nursie († 547) qui propose une règle modérée, associant discipline, soumission à l'abbé, réclusion et vie partagée, le tout dans un subtil équilibre entre prière, travail et repos. La règle bénédictine s'impose partout à partir des carolingiens. Les invasions des 9^e-10^e siècles, accentuent la dispersion du monachisme en communautés locales étroitement dépendantes de familles aristocratiques. En réaction, l'abbaye de Cluny en Bourgogne (910), est le lieu d'un premier grand recentrage spirituel, qui met l'accent sur la somptuosité de la liturgie. L'ordre clunisien connaîtra un enrichissement et un rayonnement continu au cours des 10^e et 11^e siècles. Ce type de fonctionnement suscite à la fin du 11^e siècle une série de réactions : nouveau souffle de l'érémitisme avec les Camaldules (vers 1023) ou les Chartreux (1084), naissance de nouveaux ordres (Templiers, Prémontrés, etc.), enfin, retour vers l'authenticité de la règle bénédictine à travers le succès fulgurant du mouvement cistercien à partir de 1098. S'enfonçant progressivement dans le luxe et la richesse, l'ordre cistercien prépare le terrain à des mouvements religieux qui rejettent la réclusion ou la richesse matérielle : les Frères Mineurs de saint François (1210), les Moines Prédicateurs de saint Dominique (1216) et les Carmélites (1226).

L'idéal monastique connaît néanmoins une érosion continue à la fin du Moyen Âge et doit subir les assauts du protestantisme (16^e siècle), auquel il répond par de nouvelles congrégations* (fondation des Jésuites en 1534) ou des réformes (ex. Trappistes). Après les suppressions d'abbayes sous la Révolution française, les valeurs monastiques seront à nouveau exaltées, mais sans que les ordres retrouvent leur succès d'antan.

R. : Texte d'introduction au monachisme chrétien, par M. Dubuisson, dans *Abbayes vues du ciel. Photographies d'abbayes et de monastères vus du ciel* par Yann Arthus-Bertrand et les photographes de l'agence Altitude, catalogue de l'exposition à l'abbaye de Villers-la-Ville, 15/02-30/11 2008.



R : Carte des principales abbayes européennes, d'après P. ARNOUX, *Abbayes et monastères. Principaux ordres monastiques et religieux des origines au XX^e siècle*, coll. Les Chronologies de Maurice Griffe, Le Cannet, 2004, p. 24.

2. L'abbaye : une synthèse des trois ordres de la société au Moyen Âge ?

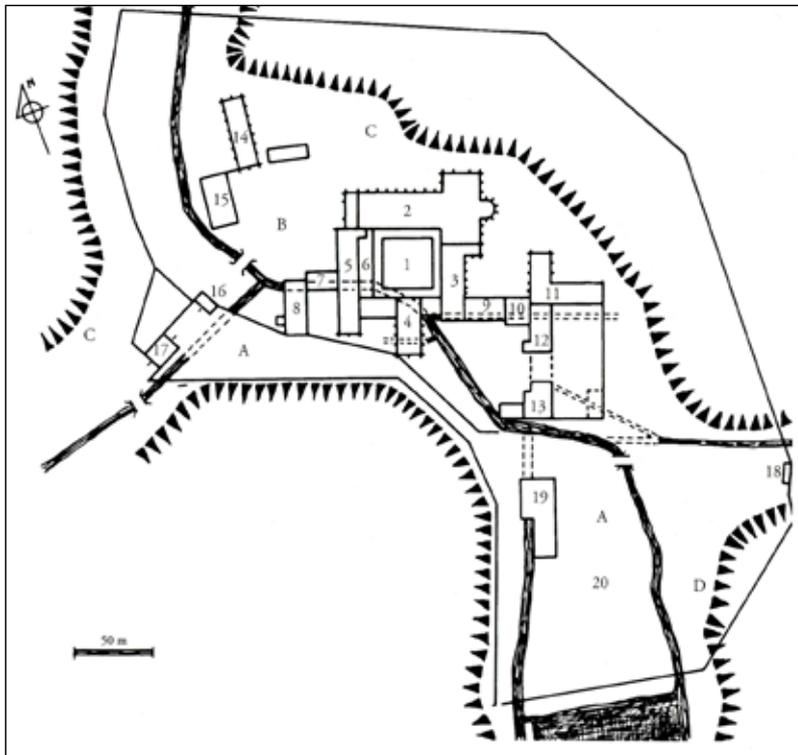
- La société médiévale est divisée en 3 ordres : ceux qui prient (les religieux), ceux qui font la guerre (la noblesse), et ceux qui travaillent (paysans libres ou non, artisans, marchands). S'il est évident que les habitants de l'abbaye de Villers font partie des gens de prière, qu'en est-il des deux autres ordres ? Quels rapports l'abbaye entretient-elle avec la noblesse et la paysannerie ? Peut-on la voir comme un microcosme de cette société médiévale ?

L'abbaye et ceux qui prient

Une architecture au service de la prière

« Un élément commun préside à la conception de toute l'architecture et ornementation cisterciennes (...) Il s'agit de l'intériorisation, permettant de créer une atmosphère harmonieuse et positive propice à la prière qui est, comme le souligne saint Benoît, l'essence même de la vie monastique. Dans les abbayes cisterciennes, les verrières de couleur et les chapiteaux historiés étaient proscrits (...) parce que la couleur et les

images attirent le regard et détournent l'esprit (...) « Spectaculaire » n'est certainement pas le premier mot qui vient à l'esprit pour décrire cette architecture, car son objectif n'est pas de provoquer l'admiration (...), mais d'inciter le moine à tourner son regard vers l'intérieur, doucement, afin d'apaiser le corps et l'esprit, dans ce mouvement d'intériorisation créé par la vallée elle-même(...) ». R : T. N. KINDER, *L'Europe cistercienne*, s.l., 1997, p. 140-141.



- A. Grand enclos
- B. Petit enclos
- C. Carrière du Robermont
- D. Emplacement hypothétique de Villers II
- 1. cloître
- 2. église
- 3. bâtiment des moines
- 4. réfectoire des moines
- 5. bâtiment des convers
- 6. ruelle des convers
- 7. latrines des convers
- 8. infirmerie des convers
- 9. latrines des moines et noviciat
- 10. logis abbatial
- 11. infirmerie des moines
- 12. prisons
- 13. prisons et ?
- 14. hôtellerie
- 15. infirmerie des séculiers ?
- 16. porterie intérieure
- 17. porterie extérieure ou porte de Bruxelles
- 18. porte secondaire
- 19. moulin
- 20. zone affectée aux autres ateliers

R : Plan général de l'abbaye de Villers-en-Brabant au XIII^e siècle, d'après T. COOMANS, *L'abbaye de Villers-en-Brabant*, Bruxelles, 2000, p. 551.

Une vie de prière

« Quand il eut cessé d'être abbé [Arnulf de Louvain 1240-1248], il obtint le scriptorium, qui est dans le parloir du prieur, et s'il participait toujours au chœur à toutes les Heures [de l'Office], il n'allait plus au travail [manuel] de peu d'importance avec la communauté des moines. Mais il était continuellement au scriptorium soit pour lire soit pour prier soit pour méditer soit pour écrire (...) ». R : S. NOEL, *La cronica de Villers (1146-1333)*, dans *Villers*, n° 7, 3^e trim, 1998, p. 7.

L'abbaye et « ceux qui combattent »

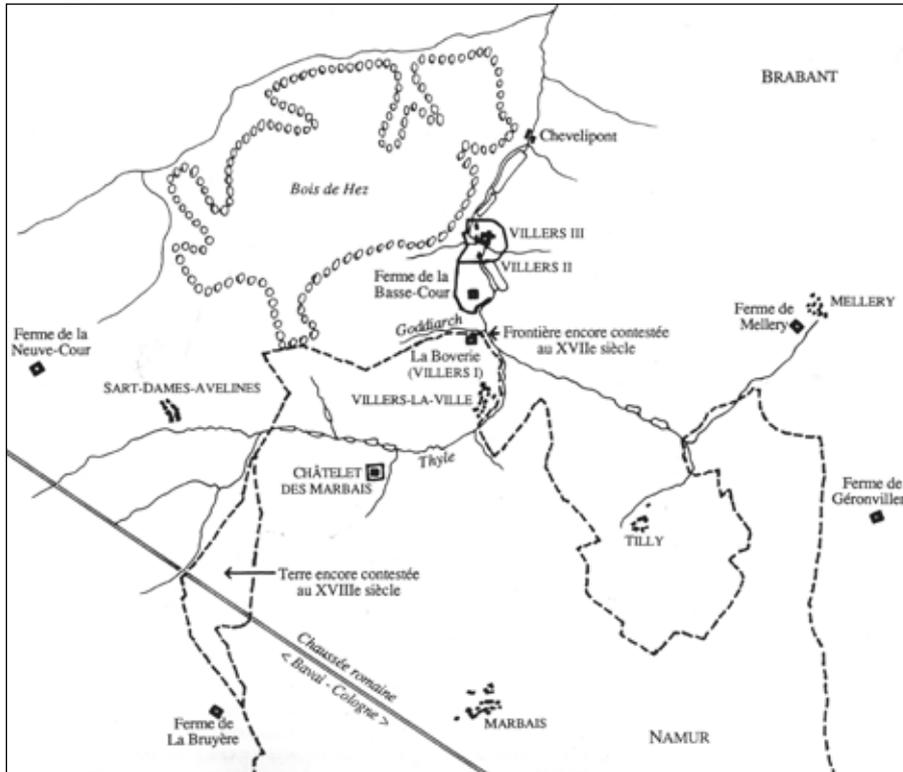
i : Les documents présentés ci-dessous illustrent bien les rapports étroits, heureux ou malheureux, qu'entretenait l'abbaye avec la noblesse. Si l'abbaye cherchait une protection politique et économique auprès des seigneurs, ces derniers, en se faisant enterrer à l'abbaye, si possible dans l'église abbatiale, demandaient aux moines une protection spirituelle pour le salut de leur âme. Ces deux classes fonctionnaient sur un mode de « donnant-donnant ».

Des rapports parfois tendus avec les seigneurs

« G. Despy (...) a établi que la dotation primitive fut le fait du seigneur Gauthier de Marbais et de sa mère Judith (...) La seigneurie de Marbais était frontalière au comté de Namur et au duché de Brabant, quasiment enclavée dans ce dernier, mais sa dépendance de l'un ou de l'autre restait imprécise. L'alleu donné aux moines occupait le nord de la seigneurie. Durant la seconde moitié du XII^e siècle, les Marbais, pour échapper au duc de Brabant, se sont rapprochés du comte de Namur ; par contre les moines de Villers,

pour échapper au voisinage des Marbais, se sont délibérément tournés vers le duc de Brabant (...))»

R. : Les protecteurs de l'abbaye changent au fil du temps, comme en témoigne cet extrait de T. COOMANS, *L'abbaye de Villers-en-Brabant*, Bruxelles, 2000, p.64-65.



R : Carte des environs de l'abbaye de Villers avec les frontières contestées entre le duché de Brabant et la seigneurie de Marbais sous le comté de Namur, ainsi que la localisation présumée de Villers I et de Villers II. T. Coomans distingue trois phases d'installation et de construction des moines cisterciens à Villers, auxquelles il fait référence en les nommant Villers I (1146-1147, installation à la source du Goddiarch-petit ruisseau- en terre namuroise), Villers II (1147-1197, localisation incertaine mais déjà en terre brabançonne) et Villers III (l'abbaye actuelle, 1197-1796), d'après T. COOMANS, *L'abbaye de Villers-en-Brabant*, Bruxelles, 2000, p. 65.

 : Dans le document ci-dessous,

Henri I^{er}, duc de Brabant, prend la défense de l'abbaye contre les seigneurs qui prétendent à des droits d'avouerie. L'avouerie était une pratique courante de certains seigneurs au Moyen Âge qui, sous couvert de protéger une abbaye ou un monastère, se prétendaient leur avoué, c'est-à-dire leur représentant laïc chargé de suivre et représenter leurs intérêts au temporel. Ce faisant, ils exigeaient le prélèvement de droits d'avouerie parfois lourds.

« Au nom du Seigneur. Henri, par la grâce de Dieu duc de Lotharingie et marquis du Saint-Empire romain, à tous ses baillis*, maires, forestiers et ses officiers à qui le présent écrit parviendra, salut dans le Seigneur. Qu'il soit connu de vous tous que nous, à la demande (...) de nos chers abbé et couvent de Villers (...), nous leur accordons qu'ils soient libres dans notre terre de toute exaction et de tout dommage et qu'ils le restent à jamais. Et comme nous affectionnons tellement la maison de Villers (...) nous voulons réjouir le dit abbé et couvent par un tel privilège que nul d'entre vous n'ose molester ou perturber d'une quelconque façon un quelconque moine ou convers ou même l'un de leurs domestiques pour un quelconque délit qu'ils commettraient ou qu'ils seraient vus ou dits avoir commis, et n'ose porter la main à un quelconque bien meuble ou immeuble (...) ou de citer à comparaître ceux-ci ou leurs familiers en raison de leurs délits dans les prés et les bois, ou de leur porter dommage en quoi que ce soit. Nous voulons même et nous arrêtons que si des questions ou des querelles survenaient envers le dit abbé et le couvent ou un moine, un convers ou même un quelconque de leurs familiers, ils ne soient jugés par personne d'entre vous mais par nous-mêmes. Et s'il arrivait que nous ne soyons pas présents dans nos terres, ils resteront à juger jusqu'à notre retour. Si quelqu'un présumait venir contre cette page de notre concession, qu'il sache qu'il encourt *ipso facto* notre offense. (...) Donné l'an de grâce 1217. » R. : Charte d'Henri I^{er}, duc de Brabant, datée de 1217, AGR, AEB, 10966, fol. 69 r° ; 10968, fol. 3 r°

i : **Le duc de Brabant se fait enterrer à Villers.** La protection et les bonnes relations des ducs de Brabant avec l'abbaye de Villers atteignent leur apogée avec Henri II (+ en 1248), à tel point qu'il se fait enterrer dans l'église du monastère. Le mausolée du duc et de sa 2e épouse Sophie de Thuringe fut détruit à la Révolution Française. Lors de fouilles en 1895, les deux corps purent être mis au jour.

Selon T. COOMANS, d'après les sources iconographiques et les descriptions «(...) le mausolée était entièrement peint et se composait d'un grand sarcophage dont les 4 faces étaient décorées d'arcatures abritant des saints et des chevaliers brabançons. Au-dessus, le gisant d'Henri II, vêtu d'un habit pourpre sous le manteau ducal rouge, reposait sous un dais architectural (...)». **R** : description du tombeau d'Henri II, duc de Brabant, dans l'église abbatiale de Villers-en-Brabant, d'après T. COOMANS, *L'abbaye de Villers-en-Brabant*, Bruxelles, 2000, p. 257.



R : Dessin à la plume du 17e siècle représentant la tombe d'Henri II, duc de Brabant, à l'abbaye (Bibliothèque Royale de Belgique, Ms 7776-81, fol. 135).



R : Dessin à la plume de Charles van Riedwijck, même tombeau, début du 17e siècle (Bibliothèque Royale de Belgique, Ms 22483C, fol. 60 v°-61 r°).



R : Photographie des deux dalles modernes dans le chœur de l'église de Villers qui marquent l'emplacement des tombes du duc Henri II et de son épouse Sophie de Thuringe. Photo. : V. Van Belleghem © Abbaye de Villers-la-Ville asbl.

- Suggestion de questions pour les élèves : les deux dessins ci-dessus sont-ils fidèles à la description du texte de T. Coomans ? Présentent-ils des différences entre eux ? Quelle fiabilité leur accorder ? Qu'est devenu aujourd'hui ce mausolée ?

L'abbaye et « ceux qui travaillent »

i : **Les convers.** A côté des moines, l'abbaye cistercienne accueille des convers, travailleurs manuels recrutés essentiellement chez les artisans et paysans. Ils peuvent résider en permanence hors de l'abbaye. Ce sont des frères laïcs qui choisissent une vie d'ascèse au sein d'une communauté. Les convers ont été particulièrement nombreux chez les cisterciens, mais on les trouve aussi ailleurs comme chez les Chartreux. Les convers ont une apparence distincte (*fratres barbati*, « les frères barbus ») et suivent leurs propres usages. Ne connaissant pas le latin, ils travaillent essentiellement aux champs et résident souvent dans les granges.

« VI –Où ils [les convers] garderont le silence dans tous les locaux où les moines gardent le silence, eux aussi. (...) Entre eux et envers tous, les cordonniers garderont partout le silence à moins que l'abbé ne leur fixe un endroit, hors de leur atelier, où ils pourront parler entre eux de ce qui est nécessaire à leur métier, brièvement, et pas autrement que debout. Feront de même tous les artisans du monastère : les boulangers, les tisserands, les peaussiers* et autres. Aux seuls forgerons, un endroit –situé dans leur atelier- peut être fixé où ils parleront de ce qui est nécessaire, de la manière dite plus haut. Car malaisément, sinon au détriment de leur ouvrage, peuvent-ils garder le silence durant le travail. (...) De même, ceux [les convers] qui sont dans les granges, garderont le silence au dortoir, au réfectoire et au chauffoir, dans les limites prescrites. Ailleurs, ils pourront parler avec leur maître [= soit leur maître de grange, soit le chef qui commande l'exercice de tel métier] de choses nécessaires.» **R.** : extrait de *La version des us des convers selon le livre des us de Villers*, éd. J.-B. LEFEVRE, dans *Villers*, n°2, 2e trim. 1997, p. 12. *Le Liber Usuum – Usus conversorum* de Villers est un manuscrit daté par l'auteur de l'article de la fin du XII^e siècle d'après 1175 et d'avant 1183.

i : **Les familiers et les mercenaires.** Les moines sont également aidés par des « familiers » et des « mercenaires ». Les *familiares* sont une institution mal connue. Elle se développe au cours du 13^e siècle avant d'être abolie, « officiellement », par le chapitre général* en 1293. Ces gens jurent obéissance à l'abbé, renoncent à leur personne ou leurs biens au profit du monastère et effectuent le même travail que les convers, mais sans faire profession religieuse. En retour, ils reçoivent de l'abbaye gîte, couvert et vêtement. Pour la messe dominicale et les sacrements, ils continuent à faire partie d'une paroisse. Les « mercenaires » sont des salariés laïcs de l'abbaye qui travaillent dans des granges ou dans les ateliers de l'abbaye même.

Les serfs et les serves

« Une dernière catégorie de personnes appartient – au sens plénier du terme – à une abbaye : des serfs et serves à titre individuel ou par familles. Le droit les considère comme des choses. Ils peuvent être vendus individuellement ou comme membre d'une famille serve, et achetés comme tels par le monastère lors de tractations pour l'accroissement des biens et des personnes d'une *grangia*. Ces tractations, portant sur des êtres humains, se font en même temps que d'autres sur des biens purement matériels (...) » **R.** : J.-B. LEFEVRE, *Vivre dans une abbaye cistercienne aux XII^e et XIII^e siècles*, Moisenay, 2003, p. 50.

Don de terres mais aussi de personnes (familia)

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité. Moi, Godefroid, par la grâce de Dieu duc de Lothier, à tous ceux qui sont chargés de garder et veiller à la paix, à jamais. (...) nous faisons savoir par le témoignage de la présente aux présents et futurs qu'Engelbert de Schooten a conféré tout son alleu*, tout ce qu'il tenait en eaux, terres, forêts, prés, pâturages, également toute sa *familia* qui habitait par delà le Lothier, excepté trois jeunes filles que le même Engelbert avait décidé de donner à Dieu et à l'église de Schooten, du reste toutes ses rentes et absolument tout ce qu'il possédait par héritage dans le susdit alleu, le tout à l'abbaye de Sainte-Marie de Villers et aux frères servant Dieu là-bas, pour son salut et celui de ses ancêtres (...) Fait cette

année du Verbe incarné 1160, le sixième concurrent et l'indiction neuf. » R : Charte d'Engelbert de Schooten, d'après E. DE MOREAU, *Chartes du XII^e siècle de l'abbaye de Villers-en-Brabant*, dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique*, t. XXIII (2^e s., t. VII), 1905, p. 20-21

3. L'économie de l'abbaye : basée sur l'agriculture et l'élevage

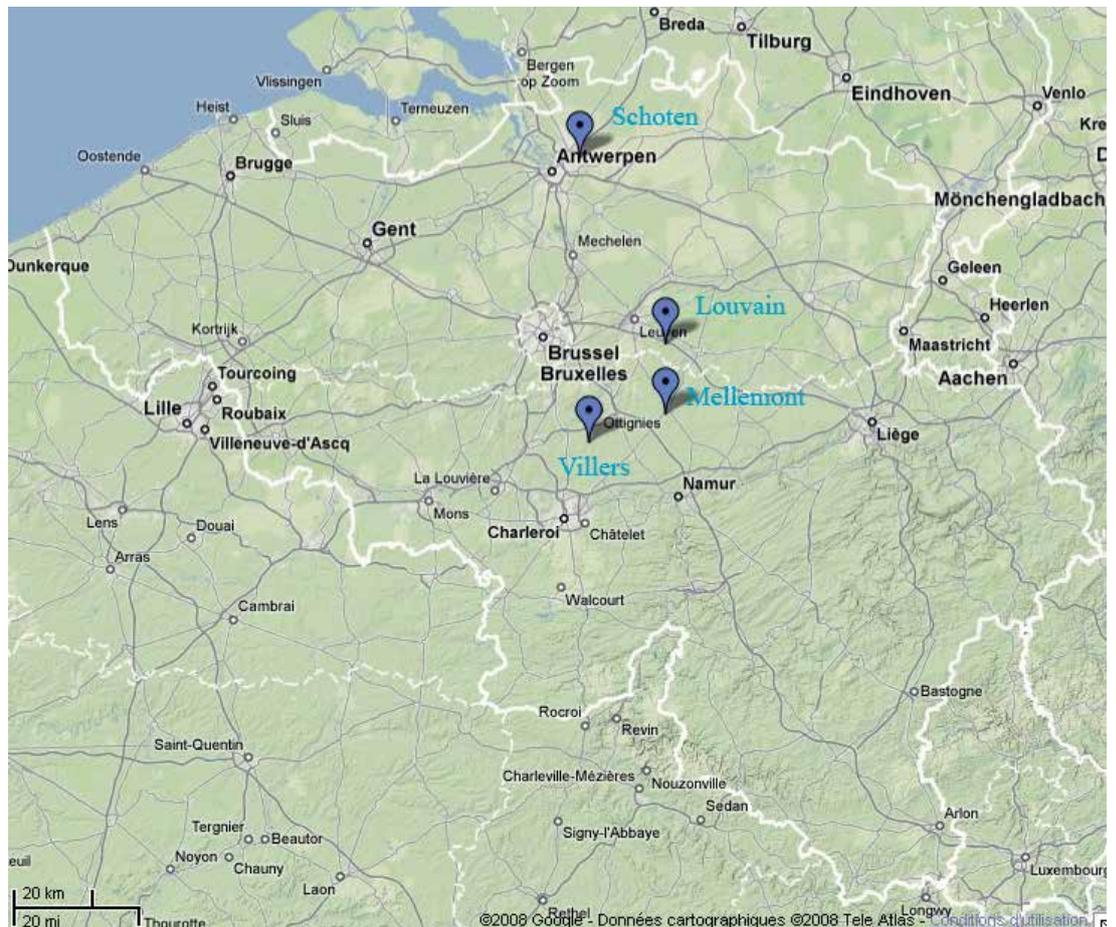
Le domaine villerois : constitution et revenus

Les granges

« Lorsqu'il naît dans les premières décennies du 12^e siècle, l'ordre de Cîteaux se donne pour principe de retrouver l'équilibre entre la prière et le travail, et de revaloriser le travail manuel. (...) les moines cultivent seulement les terres situées à proximité du monastère, tandis que les autres sont confiées aux convers, qui résident soit à l'abbaye, soit dans les granges (...) Le mot « grange » désigne à l'origine le bâtiment où l'on stocke du grain ou de la paille. Il s'étend plus tard non seulement aux bâtiments agricoles d'un domaine, mais aussi à l'exploitation dans sa totalité. » R : M. DUBUISSON, *La vie quotidienne à l'abbaye de Villers-en-Brabant (12^e-18^e siècle)*, Villers-la-Ville, 2006, p. 97

La terre, source de revenus

« Se créer un domaine aussi vaste, aussi compact que possible, était de première nécessité pour une abbaye. Car la terre constituait alors l'unique source de richesse. Dans un système fermé, à base agricole, il faut de vastes cultures. Leurs fruits doivent suffire tout à la fois à la consommation des individus et à l'achat des matières premières que le sol du domaine ne produit point (...) L'exploitation propre fournit le seigle, l'avoine, toutes les variétés de céréales et de fourrages ; il faut y ajouter les produits des vignes et les produits des forêts ; sur les tenures, le maître de la grange prélève des cens en nature ou en argent, des droits de mainmorte (...) Le décimateur de Villers parcourt les champs et fait emporter par les gens la dîme (...) La plupart de ces richesses sont agricoles, par conséquent leur importance diffèrera beaucoup d'après les années (...) » R : E. DE MOREAU, *l'Abbaye de Villers-en-Brabant aux XI^e et XIII^e siècles*, Bruxelles, 1909, p. 134.



R : Carte des granges de l'abbaye de Villers, d'après E. DE MOREAU, *l'Abbaye de Villers-en-Brabant aux XI^e et XIII^e siècles*, Bruxelles, 1909, et de google map.



R : La ferme de Géronvillers à Gentinnes, photo M. Dubuisson.

« Tailables et corvéables », les moines ?

i : Si l'abbaye, par ses relations avec les seigneurs, est fréquemment exempte de dîme*, cens*, tonlieu* ou autre taxe, cela ne l'empêche pas de prélever certaines de ces taxes elle-même, et de prendre soin de ne rien oublier dans la mise par écrit de ses privilèges. Mais ces derniers sont bien souvent soumis aux bonnes ou mauvaises relations de l'abbaye avec ses protecteurs, et lorsque celles-ci se dégradent, les moines doivent payer, comme n'importe quels paysans.

« (...) De plus, les frères cultivant les susdites terres sont exempts et libres dans tous les lieux de ma juridiction de toute exaction séculière, de droits de transports et de tonlieu* avec leurs chariots, bêtes de labour et troupeaux. » R. : Charte d'immunité accordée à l'abbaye par le duc Henri 1er de Brabant en 1197. D'après E. DE MOREAU, *Chartes du XII^e siècle de l'abbaye de Villers-en-Brabant*, dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique*, t. XXIII (2^e s., t. VII), 1905, p. 32

« A la cinquième année de son gouvernement, alors que le duc n'avait pas encore atteint l'âge de discrétion et que l'administration du domaine aux mains des conseillers était exercée à sa place, comme nous ne voulions ni ne pouvions payer la taille qui nous était imposée, emportant nos biens mobiliers, nous quittâmes notre maison, pour nous réfugier à Cambron, à Aulne, à Lieu-Saint-Bernard et au comté de Namur (...) » R. : extrait de *La Cronica de Villers (1146-1333)*, éd. S. NOEL dans *Villers*, n° 5, 1er trim. 1998, repris par M. DUBUISSON, *La vie quotidienne à l'abbaye de Villers-en-Brabant (12^e-18^e siècle)*, Villers-la-Ville, 2006, p. 118.

« (...) Une question était engagée (...) entre l'abbaye de Villers d'une part et les paroissiens de Diepenbeek de l'autre, à savoir par qui, quand et comment doit être payée la dîme* (...) de toutes les récoltes de blé, fèves, pois, pavots, des ensemencements des jardins et des champs, du lin, des oignons et des poireaux, sera perçue la onzième portion au moment de la récolte ; (...) de la laine, la toison de la dixième brebis et le dixième agneau ; des poulets, le dixième quand la poule quitte ses poussins ; la dixième oie ; le dixième porcelet quand la truie quitte ses porceaux ; du foin, la onzième charge ; des fruits des arbres, la dixième mesure ; des poulains, un denier de Liège et des veaux une obole de Liège au moment du sevrage, des essaims d'abeille et des ruches, le onzième denier de Liège s'ils sont dans la paroisse, le cinquième s'ils sont dans la bruyère ; en général, la dixième partie de tout ce qui pousse sous le soleil, la rosée et le vent. » R. : AGR, AEB, 10969, fol. 22 v°.

4. Exercice pratique

Exercer la compétence « critiquer » à partir des différentes relations de la venue de Bernard de Clairvaux à Villers (exercice conçu par M. Dubuisson, historien, conseiller scientifique à l'abbaye)

Récit de fondation : la visite de saint Bernard à Villers

Cadre :

- Réforme cistercienne : pauvreté et travail manuel
- Expansion de la réforme dans toute l'Europe
- Fer de lance de la réforme : saint Bernard
- St Bernard prêche la seconde croisade en 1146-47 en terre d'Empire
- La même année 1146, fondation de Villers par une colonie de moines partie de Clairvaux.
- De passage près de Villers, saint Bernard visite la jeune communauté.

Questions :

Au vu des sources existantes,

- ▶ que sait-on avec certitude de la visite de saint Bernard ? Pourquoi ?
- ▶ quelles autres informations paraissent probables ? Pourquoi ?
- ▶ quelles autres informations paraissent erronées ? Pourquoi ?

Document 1

Auteur : Geoffroy d'Auxerre († ca 1190), secrétaire de saint Bernard (1091-1153)

Titre : Extrait de la Vie de saint Bernard, livre 6, *Miracles de saint Bernard lors de son voyage en Germanie* (liber III, cap. 2). (MGH, SS, XXVI, p. 134). Récit des miracles attribués à saint Bernard durant son voyage.

Texte : « *Le jeudi [23 janvier 1147] au matin, dans le dit monastère de Gembloux, on présenta à l'homme de Dieu un enfant boiteux (...). Un nouveau monastère est édifié dans ces contrées, dont le nom est Villers ; peu de mois auparavant, notre père y avait envoyé une communauté de moines. Il voulut donc, tout au moins en passant, visiter la plantation nouvelle et que **les fils exilés soient consolés**. Comme il approchait du monastère, il toucha une femme boiteuse (...). Arrivé au monastère, il rendit l'usage de leurs jambes à deux autres femmes boiteuses, et l'usage d'un œil à un jeune homme qui était borgne. Tout cela se passa devant les religieux et devant une foule d'autres personnes qui s'étaient rassemblés là. De là, il se hâta vers une petite ville appelée Fontaine [Fontaine l'Evêque], où notre cher Philippe avait prié le saint de vouloir bien accepter l'hospitalité chez des personnes de sa famille ».*

Document 2

Titre : *La Bible, Deutéronome* (derniers discours de Moïse aux Israélites), 32, 8-10 :

Texte : « *Quand le Très-Haut divisait les nations, quand il séparait les fils d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël. Mais la part du Seigneur fut son peuple, Jacob fut son héritage. Le Seigneur le trouva [son peuple] dans une terre déserte, **dans un lieu d'horreur et de vaste solitude**. Il l'a entouré, il en a pris soin, Il l'a gardé comme la prunelle de son œil ».*

Document 3

Auteur : moine de Villers

Titre : *Chronique de Villers* (MGH, SS, t. XXV, p. 196)

Date : 2^e moitié 13^e s. ou 1^{ère} moitié du 14^e s.

Texte : « Or, alors qu'ils étaient installés à cet endroit [près de la source du Goddiarch, à 1 km au sud de l'abbaye] depuis un certain temps, ils y endurèrent une telle disette qu'ils pensèrent regagner la maison de Clairvaux. L'apprenant, saint Bernard survient, console de leur pusillanimité ses fils bien-aimés. Après que saint Bernard eut visité le lieu même et les frères et eut béni la source de cet endroit, estimant qu'ils souffraient du manque d'eau courante, il les invita à descendre dans cette vallée dans laquelle nous sommes installés, prédisant que beaucoup de monde serait sauvé en **ce lieu d'horreur et d'immense solitude** ».

Document 4

Auteur : Martène et Durand, moines bénédictins

Titre : *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins...*

Date : 1708

Texte : « On dit que saint Bernard étant venu faire la fondation de ce monastère, qu'étant sur la montagne, il planta son bâton en terre, et dit : « Dans ce lieu beaucoup d'âmes seront sauvées » ; et que ce bâton prit racine, et devint un arbre, qui a duré jusque l'an 1697, qu'il mourut en même temps que l'abbé Thomas ».

Document 5

Auteur : PILLOY-DUBOIS (Roger)

Titre : *Folklore d'hier et d'aujourd'hui à Villers-la-Ville*, Villers-la-Ville, chez l'auteur, 1979, p. 15

Date : 1979

Texte : « D'après la chronique abbatiale, l'abbé Laurent et douze moines, envoyés par saint Bernard, vinrent se fixer, fin avril 1146, aux sources du Goddiarch, à Villers-la-Ville. L'aridité du sol, la grande sécheresse du moment, la médiocrité des récoltes, les plongèrent bientôt dans le plus grand découragement. Saint Bernard, averti de la situation, leur rendit visite et les aide à trouver un emplacement plus propice. Au cours de ses pérégrinations dans l'immense forêt avoisinante, il s'arrêta sur une colline dominant la vallée de la Thyle. Comprenant l'importance et la valeur du site qui s'étendait devant lui, il enfonça dans le sol son bourdon de pèlerin et prophétisa la haute destinée du futur monastère. La légende veut que le bâton prit racine et se transforma, au cours des ans, en un chêne majestueux. »

i : Le tableau ci-dessous peut aider les élèves dans leur travail. Les élèves peuvent cocher les éléments mentionnés dans les différents récits, en gardant toutefois à l'esprit que le nombre de croix ne détermine pas pour autant la fiabilité de la source.

	PILLOY-DU-BOIS	MARTENE et DURAND	CHRONIQUE de VILLERS	GEOFFROY D'AUXERRE
Difficultés environnementales				
Découragement				
Arrivée de saint Bernard				
Désignation du lieu				
Prophétie				
Bâton miraculeux				

5. Lexique

- **Antoine, saint (env. 251-356)** : né à Queman, dans une famille noble et riche de la Haute-Egypte, il est considéré comme le patriarche des anachorètes, ces ermites réunis en un même lieu, mais n'obéissant pas à une règle précise et écrite, ne faisant pas d'exercices communs. Il suivit à la lettre le message de l'Évangile : « si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres ; vous aurez un trésor dans le ciel ». Au début du IV^e siècle, les monastères se multiplient dans les déserts situés de part et d'autre de la vallée du Nil. Antoine décède au mont Kolzoum, près de la mer Rouge, âgé de plus de cent ans, le 17 janvier 356.
- **Basile de Césarée, saint (env. 330-379)** : né à Césarée en Cappadoce dans une famille chrétienne, il visite les solitaires d'Égypte, de Palestine, de Syrie et de Mésopotamie de 357 à 359. Il crée son premier monastère dans le Pont, imposant à ceux qui acceptaient de le suivre des règles remarquables par leur sagesse et leur modération. Ces règles ont conquis le monde grec et le monde slave grâce à une judicieuse répartition entre la prière, les travaux manuels et les travaux intellectuels. Cassien et Benoît de Nursie s'en inspireront. Devenu évêque de Césarée, docteur de l'Église et considéré avec Saint Pacôme comme le législateur de la vie cénobitique* en Orient, il décède dans sa ville le 1^{er} janvier 379.
- **Bénédictins** : Moines qui appartiennent à de nombreuses familles religieuses différentes, mais qui ont tous adopté la règle que Benoît de Nursie a composée dans la première moitié du VI^e siècle comme base de leur vie religieuse.
- **Benoît d'Aniane, saint (750-821)** : né en Aquitaine, Witiza de Maguelonne séjourne à la cour des premiers Carolingiens. En 774, il abandonne la vie militaire et devient moine à l'abbaye de Saint-Seine. En 782, il fonde le monastère d'Aniane (dans l'Hérault), dont la discipline très rigoureuse est calquée sur l'ascèse des Pères du Désert. En 787, il adopte la règle de Saint Benoît de Nursie et change de nom. Il réforme les monastères gaulois en leur imposant la règle bénédictine. Il écrit le *Codex regularum*, qui rassemble les 27 règles monastiques en vigueur dans le monde chrétien. Sa *Concordia regularum* établit par comparaison la supériorité de la règle de St Benoît sur toutes les autres. Trois ans avant sa mort, en 817, il dirige le 2^e concile d'Aix-la-Chapelle, qui codifie le monachisme d'Occident.
- **Benoît de Nursie, saint (env. 480-env. 547)** : sa vie n'est connue que par le récit, en partie légendaire, qu'en fait Grégoire le Grand (pape de 590 à 604). Benoît serait né à Norcia (Nursie), en Ombrie, au sein d'une famille aisée. Après avoir reçu à Rome une éducation scolaire qui suscite bientôt chez lui une réaction de dégoût, il se retire dans une grotte près de Subiaco, à l'est de Rome, et y mène une vie d'ermite avant d'entrer dans un monastère des environs. Vers 530, il fonde, à une centaine de kilomètres plus au sud, l'abbaye du Mont Cassin. C'est là, selon la tradition, qu'il rédige la Règle bénédictine, en s'inspirant largement de règles plus anciennes. En août 1958, saint Benoît a été proclamé « père de l'Europe et patron de l'Occident ».
- **Cisterciens (ordre des)** : ordre fondé au 11^e siècle par Robert de Molesmes à Cîteaux. Il voulait rénover la vie monastique et revenir aux sources, c'est-à-dire à l'application stricte de la règle de saint Benoît. On distingue aujourd'hui les Cisterciens de la Commune Observance et ceux de la Stricte Observance : l'Étroite (ou Stricte) Observance désigne au 17^e siècle une série de monastères cisterciens où les moines désirent retrouver l'esprit des origines de Cîteaux et de saint Bernard, en appliquant strictement la règle bénédictine (austérité, silence absolu, travail manuel, abstinence de viande). Sous la houlette de l'abbé Armand de Rancé (la Trappe), ils s'opposent aux monastères adeptes d'une « commune » observance. En 1666, le pape Alexandre VII met fin à la querelle des observances en promulguant la bulle *In suprema* qui rétablit l'unité de l'ordre en laissant leur autonomie aux deux observances.
- **Colomban, saint (env. 540-615)** : cet Irlandais né vers 540 vécut dans les monastères de Cluain et St-Comgall de Bangor. Fidèle à la tradition missionnaire des moines de l'île, il débarque en Gaule vers 585 avec douze compagnons. Fondateur, entre autres, des monastères de Luxeuil, St-Gall et Bobbio, il est l'auteur de règles particulièrement sévères. Il ne créa pas d'œuvre durable, mais sa réforme des monastères d'Occident les prépara à recueillir l'esprit de Saint Benoît de Nursie.

- **Copte** : le mot désigne à l'origine simplement les Egyptiens dans leur ensemble (aiguptios en grec). Depuis l'époque islamique, à la suite de différentes déformations (cophte en arabe), il désigne les chrétiens d'Egypte et s'applique aussi à toute leur vie (monastère, liturgie, tissus, etc).
- **Dominicains** (ordre des) : ordre mendiant fondé en 1215 par Dominique de Guzman. Les dominicains ou « frères prêcheurs », dits aussi « jacobins » en France, présentent des caractéristiques communes avec les franciscains, mais des particularités les en éloignent. Ils suivent la règle de St-Augustin et accordent une importance toute particulière à l'étude et à la parole.
- **Franciscains** (ordre des) : famille religieuse, puis ordre mendiant constitué par François d'Assise à partir de 1209.
- **Martin de Tours, saint (env. 315-397)** : premier moine de Gaule et une des plus grandes figures de la chrétienté médiévale. Sa vie nous est bien connue grâce à la Vita Martini, la biographie que son disciple Sulpice Sévère a conçue, rédigée et diffusée du vivant même de Martin et dont le succès contribua largement à sa célébrité.
- **Pacôme, saint (env. 290-347)** : premier législateur des cénobites*, moines regroupés en communautés sous l'autorité d'un supérieur. Né en Haute-Thébaïde, ce soldat converti au christianisme (312) passe toute sa vie dans les déserts égyptiens. Ermite en 318, il fonde un monastère en 320. Ses différentes maisons comptèrent plusieurs milliers de moines. Il mourut de la peste.
- **Prémontrés** : ordre de chanoines réguliers qui doit son nom à l'abbaye fondée en 1121 par Norbert de Xanten au lieu-dit Prémontré, près de Laon (France). Les prémontrés suivent la règle de Saint Augustin.
- **Alleu** : terre tenue en pleine propriété (libre de toutes redevances)
- **Bailli** : officier d'épée ou de robe qui rendait la justice au nom du roi ou du seigneur.
- **cénobitisme** : forme de vie monastique en communauté (« koinos bios » : vie commune). Le terme désigne souvent les premières formes du monachisme. D'abord rassemblement d'ermites, qui se regroupent uniquement pour l'office ou certains travaux, les groupements prennent un caractère essentiellement communautaire à partir de saint Basile* († 379).
- **Cens** : taxe ou redevance exigée par le seigneur pour la location de la tenure*
- **Chanoine** : dignitaire ecclésiastique, membre du chapitre d'une église cathédrale, collégiale ou de certaines basiliques.
- **Chapitre** : assemblée de religieux, de chanoines réunis pour débattre ou délibérer de leurs affaires.
- **Congrégation** : compagnie de prêtres, de religieux, de religieuses.
- **décimateur** : personne chargée de percevoir la dîme*
- **dîme** : redevance destinée à l'Eglise et s'élevant à un dixième du revenu. C'est l'une des principales ressources du clergé rural.
- **érémitisme** : forme de vie monastique solitaire ou en groupe, loin de tout lieu habité (eremus : le désert), qui se distingue de la vie en communauté ou cénobitisme*. Le mot « ermite » a été très tôt appliqué aux anachorètes (anakhôrein : qui se retire d'un lieu habité) d'Orient qui ont créé la première forme de vie monastique chrétienne dès le 3e siècle.
- **Liturgie** : culte public et officiel institué par une Eglise
- **mainmorte** : taxe sur les successions imposée par le seigneur au paysan.
- **Peaussier** : artisan, ouvrier qui prépare les peaux pour les transformer en cuirs.
- **Taille** : taxe prélevée par le seigneur en vertu de son droit de ban (droit de commander, de contraindre et de punir). A l'origine irrégulière et variable, elle devient généralement annuelle et d'un montant fixe à partir du 13e siècle. A partir du 14e siècle, elle désigne l'impôt royal.
- **Tenure** : exploitation agricole concédée par un seigneur à un paysan.
- **Tonlieu** : taxe perçue sur la vente d'une marchandise (à distinguer de péage).

6. Bibliographie

Si vous souhaitez vous documenter plus avant sur la vie monastique et l'abbaye de Villers, voici quelques ouvrages à consulter. Cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

- ARNOUX (P.), *Abbayes et monastères. Principaux ordres monastiques et religieux des origines au XX^e siècle*, coll. Les Chronologies de Maurice Griffe, éd. TSH, Le Cannel, 2004.
- COOMANS (T.), *L'abbaye de Villers-en-Brabant. Construction, configuration et signification d'une abbaye cistercienne gothique*, éd. Racines, Bruxelles, 2000
- DEJARDIN (V.), *La route des abbayes*, IPW, Namur, 2006.
- DUBUISSON (M.), *La vie quotidienne à l'abbaye de Villers-en-Brabant (12^e-18^e siècle)*, éd. asbl Abbaye de Villers-la-Ville, Villers-la-Ville, 2006.
- JADOULLE (J.-L.) et GEORGES (J.) (sous dir.), *Construire l'Histoire. Tome 2. L'affirmation de l'Occident (XI^e-XVIII^e siècle)*, éd. Didier Hatier, Namur, 2006.
- LEFEVRE (J.-B.), *Vivre dans une abbaye cistercienne aux XII^e et XIII^e siècles*, éd. Gaud, Moisenay, 2003.
- MOREAU de (E.), *L'Abbaye de Villers-en-Brabant aux XII^e et XIII^e siècles*, Bruxelles, 1909.
- *La vie monastique*, dans Louvain, UCL, avril 1999, n° 97, p. 17-38.

7. Annexes

Qu'est-ce qu'un moine ? Par un laïc (Jean-Claude Polet)

L'imaginaire collectif, la littérature et les arts et tout l'écho que leur valent les trompettes de la Renommée, ont diffusé et recèlent encore, bien plus que la sociologie de l'Histoire ne le permettrait, des trésors d'illustrations et de figurines représentant des moines tantôt gros-lards, pleins de bière, de liqueurs et de fromage, grippe-sous, filous, bénisseurs, fausses bonnes sœurs, fornicateurs, bourriques, tyranniques, sataniques, tantôt frustrés, châtrés, pisse-froid, compassés, cassants, impuissants, machiavéliques ou tout ce que tantôt les matoiseries du bon sens, tantôt les rigueurs normatives du juste milieu produisent dans les arsenaux de la conscience moyenne. Pour significative et instructive qu'elle soit, car elle met bien en évidence les extrêmes tensions de l'ascèse et son rejet satirique, cette typologie caricaturale, qui aura toujours cours dans les lieux communs - où se bâtit le grand cirque du rire - et dans le petit cercle de la dérision que font tourner les complaisances du parti pris, n'a plus de place aujourd'hui dans les milieux où le sérieux de l'intelligence et la science entendent serrer de près la réalité et la vérité des faits humains.

Hypocrisie, vice, ténèbres et lâcheté ?

Les reproches anciens sont passés, comme la crainte révérencielle. Il n'est plus question d'entrer au couvent comme en résidence surveillée, en purgatoire, ou comme on trouve refuge dans un asile d'aliénés sociaux ou mentaux. Le monachisme est souvent traité à présent, face à la rareté des vocations religieuses et à la normalisation du paraître des moines, comme un problème à poser en termes anthropologiques, comme un mode spécial du comportement humain, suffisamment universel, du moins dans les sociétés marquées par les grandes traditions spirituelles ou religieuses, pour être considérés comme un aspect ou un stade de l'évolution de l'humanité. Mais il est vrai que la conscience moyenne, qui ne sait que ce qu'elle connaît ou ce qu'elle vit, qui ne connaît que ce qu'elle voit, qui ne vit que ce qu'elle éprouve, qui n'éprouve que ce qu'elle sent, qui ne sent que ce qui la touche, continue, par nature pourrait-on dire, à se poser d'énormes questions sur ce qui, malgré tout, lui paraît énorme, et qu'elle peut encore être tentée, par simple jugeote, de trouver même avec toute la prudence et les réserves d'usage, que ce n'est tout de même pas normal d'être moine, et que, aujourd'hui peut-être moins, selon toute apparence, mais dans le passé sans doute beaucoup plus, en sachant tout ce qu'on a dit, écrit et appris, il devait quand même y avoir des dessous là-dessous et - il y a suffisamment d'exemples attestés - pas toujours propres.

Démission ?

Face au fait monastique, même quand ce n'est plus la condamnation, le mépris ou le soupçon de toutes les hypocrisies et de tous les refoulements, cela reste l'incompréhension. Comment ? Renoncer à jouir de "tout ce qui est bon" dans une vie par ailleurs prodigue en difficultés voire en malheurs, renoncer à obéir aux imprescriptibles nécessités qu'impose notre Mère Nature pour vivre dans la constante fréquentation de gens que l'on n'a pas choisis ou dans un enclos d'ermite, n'est-ce pas fuir les responsabilités de l'autonomie, n'est-ce pas abandonner lâchement les défis de l'indépendance et les aventures de la liberté, n'est-ce pas se réfugier - quel que soit le label de normalité que vaille encore en Occident l'attestation d'enracinements chrétiens - dans un milieu qui, à l'égal des sectes, n'a d'autres propos que de procurer sécurité matérielle, promotion symbolique, sublimation spirituelle à des êtres trop faibles pour affronter le monde "comme tout le monde" ? Inauthenticité, inutilité, parasitisme et illusion. Illusion plus ou moins durable, plus ou moins consciente, plus ou moins confortable, mais illusion et, plus profondément, trahison de la condition humaine dans son essence, scandaleuse indifférence pour tous les défis de l'histoire contemporaine, notamment sinon même surtout les défis humanitaires, c'est-à-dire les plus purs, les plus gratuits, ceux qui devraient être les plus mobilisateurs pour ces hommes et pour ces femmes censément dévoués corps et âme aux causes les plus élevées de l'Évangile.

Une des orientations cardinales de l'harmonie ?

Le questionnement ne va pas toujours aussi loin dans le rejet. Quelquefois même, et c'est assez fréquent chez ceux qui partagent une certaine vision "écologiste" de l'existence, on reconnaît dans les règles monastiques, singulièrement dans les formes de l'ascèse qui proposent l'idéal de la sobriété, une des mesures cardinales de l'harmonie, qui convient assez bien à la moyenne des tempéraments et à la culture moyenne des Européens. Cela va du "bon pain des moines" et de toute l'agriculture biologique aux divers naturismes, aux médecines douces et aux multiples méditations "transcendantes" ou "orientales", en passant par les régimes diététiques et les psychothérapies de la sérénité. Il est plus d'un touriste, baptisé ou non, passé par un monastère, qui y a apprécié le calme, l'accueil, la simplicité des moines, la beauté des chants, des cérémonies, et le bon goût de tout. Le côté "bon vieux temps" ramène à l'enfance, à l'innocence, à la nature. Certains ne seraient peut-être pas loin de penser que l'équilibre éthique du monde moderne pourrait trouver de stimulantes exemplifications dans l'idéal d'intériorisation scrupuleusement réciproque du propre et du communautaire que préconisent les sociétés monastiques.

Un être de silence pour la prière ?

Devenir moine, au témoignage des intéressés et à l'évidence, c'est estimer que la prière est l'activité supérieure de l'homme, à laquelle tout doit être ordonné, autour de quoi tout doit tourner. Prière personnelle, prière liturgique, alternativement et respectivement identiques. Car la vraie prière, la prière pure, le lieu mystérieux où elle est, au fin fond de tout, l'appel, la substance et la fin de ce qu'elle cherche, c'est, dans le silence absolu de tout, la divine présence, cela que l'on ne chercherait pas si on ne l'avait déjà trouvé dans la préférence absolue de la prière. La prière, c'est le désir, l'espérance et l'expérience de la présence de Dieu, la découverte de Dieu en soi et dans les autres. Il n'y a pas de religion sans prière ; il n'y a de haute spiritualité que de la prière. Prier, c'est faire ainsi, en soi, d'une certaine manière, toute la place à l'Autre. Là comme en tout ce qui touche l'approche de l'Autre et la reconnaissance de la beauté de ce qu'il est en soi, tout est dans la manière. Et il est des manières qui touchent, et d'autres qui, quelle que soit la fin de l'envoi, ne touchent pas. La prière, c'est la réalisation de l'Amour absolu, impossible en effet et corporellement et affectivement - Eros, devant cet impossible, appelle Thanatos - possible seulement spirituellement. Cet engagement à ne vouloir que la prière, c'est-à-dire l'union à Dieu, a pour conséquence, puisque Dieu est tout en tous, l'ouverture aux autres, la communion avec l'humanité et la création tout entière, pas seulement présente et proche mais universelle et totale, passée et à venir. En cela, la prière est le parvis de la Paix, qui anime le cœur de toutes les religions et constelle les références de toutes les spiritualités.

Une vie d'ascèse ?

Tous les moines le diront : la prière est à elle-même sa propre ascèse et elle suffit à tout. Cependant, la pesante nature, toujours égale à elle-même, et les lourdeurs de la conscience moyenne, en chacun récurrentes, invitent à l'ascèse corporelle et mentale: méthodes, techniques, moyens divers, physiques et psychiques, largement éprouvés, pour obtenir la maîtrise du corps, c'est-à-dire pour disposer librement de toutes les énergies mobilisables du corps et de l'âme afin de focaliser l'attention et l'acuité de l'esprit sur la prière et sa finalité, Dieu. L'ascèse monastique a pour propos de contrôler aussi bien que possible les besoins du corps et les passions de l'âme, non pour la gloire de l'exploit athlétique ou l'exaltation de la volonté, mais en défiance de toute complaisance esthétique ou égotiste, dans le seul but de faire en soi toute la place à l'Autre. Toute ascèse fondée sur un autre motif ou d'autres mobiles paraît au moine illusion, orgueil ou vanité, car l'ascèse est le moyen et non la fin. Elle est cependant, de tous les moyens volontaires, le meilleur et le plus élevé : elle a, à ce titre, l'honneur de rappeler que la sainteté est et doit être constamment désirée et plus que désirée, voulue et, plus que voulue, laborieusement, tenacement, inflexiblement travaillée.

Un être de kénose pour le salut du monde ?

L'ascèse et la prière, l'ascèse de la prière, pour un moine chrétien, n'a pas de finalité généralement spiritualiste ou mystique, universellement religieuse ou anthropologiquement idéale. Ascèse et prière sont ancrées dans les mystères les plus fondamentaux inhérents à l'évangile de la Résurrection du Christ.

Le moine chrétien n'est rien qu'un homme ou une femme qui prend le message chrétien absolument au sérieux, avec tout le radicalisme d'engagement qui s'ensuit, et qui accepte de prendre les moyens de cette fin. Il croit que le mouvement de l'être au monde - la finalité de tout ce qui est dans l'état où il se trouve - a pour modèle absolu, radical et définitif, et pour destination, de devenir réponse adéquate, comme d'une réciproque à son théorème, au mouvement de Dieu au monde que le Christ a effectué. Ce mouvement qu'on appelle la kénose, - consiste pour Dieu à s'être incarné, c'est-à-dire à avoir fait en lui toute la place à l'Homme et, ce faisant, à le faire participer à sa divinité dans toute la mesure de son être. Il s'agit pour l'homme qui prend au sérieux l'Évangile de la Résurrection et le met en pratique, d'expérimenter existentiellement la réciproque de ce théorème en faisant en lui toute la place à Dieu, en espérant, par la prière, qu'il la prenne.

Un témoin prophétique du Christ ?

Ce réalisme du salut et ce radicalisme de la sainteté sont, on l'a vu, par bien des côtés étrangers, voire suspects aux prudences de la conscience moyenne et aux médiations nécessaires à la conscience collective, toutes deux très généralement rassurées par les bienséances, les conformismes et les cléricatismes. Les instances institutionnelles de l'Église, souvent encombrées de leurs organigrammes, ont ainsi périodiquement connu des tensions voire des conflits avec le monde monastique ; régulièrement aussi, elles ont été contestées, réformées ou distancées par les audaces des moines. Pour ces raisons, en réalité structurelles, ceux-ci ont toujours entendu préserver leur autonomie de gestion et leur liberté d'expression au service de la communion ecclésiale et de la fidélité à l'Évangile. Les moines sont ainsi, de façon prophétique, et dans la tension d'un dialogue de vérité constamment fidèle et constamment novateur, garants de l'orthodoxie, au sens non confessionnel du mot, de la conscience chrétienne dans sa plénitude. Pierre de touche de tous les renouveaux, le monachisme chrétien est le lieu où se rassemblent tous ceux qui incarnent, pour eux-mêmes et ensemble, la réciproque du premier théorème du christianisme, l'incarnation, dont la Résurrection est le bouquet, et la Trinité, l'origine.

Au nom de tous, pour tous

Tout homme est moine, par la solitude où il commence et où il finit - "on se retrouve seul..." - par la nécessité de l'ascèse où sa santé et sa conscience, éthique et esthétique, l'invitent - sobriété et mesure en toutes choses -, par l'espérance infinie, jusqu'au désespoir infini, où la limitation et la contingence de son être le portent, à vouloir être reçu tel quel, tout entier et absolument par l'Autre, et par la nécessité conjointe, pour y parvenir, d'offrir et d'ouvrir en soi toute la place à l'Autre, auxquelles répond le mystère de la kénose chrétienne, celle du Christ, puis, par lui, avec lui et en lui, réciproquement, celle de l'humanité tout entière portée par la prière de tous ceux qui adorent en esprit et en vérité.

D'après Polet (J.-C.), *Qu'est-ce qu'un moine par un laïc*, dans *Louvain*, n° 97, avril 1999, p. 17-19.

Témoignages de moines de l'abbaye de Cîteaux en France

(www.citeauxabbaye.com)

Frère Albéric

Un sage !

Tu viens d'entrer dans ta 70° année. Cela fait un petit moment que tu es à Cîteaux.

Je suis entré à Cîteaux le 7 octobre 1957 pour la fête du Saint Rosaire. Il y aura donc 50 ans le 7 octobre prochain ! Je suis originaire de la région de Reims, d'une famille de milieu agricole.

Sans doute une famille bien chrétienne qui a eu de l'influence sur ta future vocation !

Il y a eu une mission dans le village comme cela se faisait à l'époque, et ma mère m'avait envoyé me confesser avec un de mes frères. Au confessionnal, le prêtre, un jésuite, me dit : « Est-ce que vous ne voudriez pas être prêtre ? » Le gosse que j'étais a répondu « oui » sans trop savoir pourquoi. Après j'ai demandé à mon frère s'il lui avait posé la même question, non il ne lui avait pas posé cette question. J'ai ensuite demandé à ma mère si ce n'était pas elle qui lui avait soufflé cela à l'oreille. Elle m'a dit non ; Alors j'ai pensé que c'était l'Esprit Saint qui m'avait posé la question !

À la suite de cela je suis entré au petit séminaire de Reims à l'âge de 10 ans et demi. J'y suis resté jusqu'à 19 ans. J'étais un mauvais élève au point de vue intellectuel, toujours dans les derniers de la classe. J'ai du redoubler la sixième et la quatrième. J'avais le prix de dessin et de gymnastique ! Au point de vue de la religion à cette époque, cela me passait par-dessus comme la pluie sur les plumes d'un canard. Mais un jour il y eut une retraite en début d'année, et c'est alors que j'ai découvert Jésus-Christ d'une façon personnelle. Dès lors Jésus fut quelqu'un pour moi. Je me suis mis à prier, à faire un quart d'heure d'oraison tous les jours, même en vacances.

Pourtant je ne me voyais pas un jour curé. On en parlait entre nous, et on voyait que ce n'était pas toujours facile pour les jeunes vicaires. J'ai lu des livres sur la vie monastique et c'est alors que j'ai pensé à la vie trappiste, car c'était des gens qui travaillaient la terre, je ne me voyais pas du tout bénédictin : je les imaginais comme trop intellectuels !

Connaissais-tu des moines ?

Je connaissais un peu Scourmont, mais cette abbaye ne m'attirait pas du tout : je ne voulais pas être moine en Belgique et faire de la bière. J'ai donc écrit à Cîteaux. C'était l'époque où Dom Jean, l'abbé, prêchait pour récolter de l'argent pour la fondation que l'abbaye d'Igny faisait en Afrique. Il m'a répondu qu'il devait aller à Reims et qu'il me verrait à cette occasion. Nous nous sommes donc rencontrés. J'avais alors 18 ans, et j'ai refait encore une année de séminaire. Je suis donc entré comme postulant au mois d'octobre après avoir fait un séjour de 8 jours à Pâques. Maman était un peu déçue car elle pensait tenir un jour mon presbytère !

Tu avais donc 19 ans !

À l'époque les postulants choristes faisaient seulement un mois de postulat. J'ai pris l'habit le 13 novembre pour la Toussaint de l'Ordre. Deux ans de noviciat, puis la profession simple le 21 novembre 1959. Mais après un an j'ai résilié mon sursis pour le service militaire. J'ai donc fait deux ans de service militaire dans le service de santé, un an en France et un an en Algérie, dans le sud oranais où je soignais les Berbères nomades sous leurs grandes tentes. Je suis revenu à Cîteaux en octobre 1962. Et j'ai fait ma profession solennelle le 6 janvier 1964 pour la fête de l'Épiphanie.

Question : Un beau garçon comme toi, tu n'as jamais pensé à te marier ?

Pendant mon noviciat et ma profession simple, j'ai eu des crises, n'ayant pas l'impression de m'épanouir, pensant aussi beaucoup au mariage. Mais je faisais le don de moi-même à Dieu, et je priais pour cela et avec les encouragements de mon père maître, j'ai persévéré !

As-tu des souvenirs précis de ton noviciat ?

J'ai eu au bout d'un an une sorte de passage à vide avec une grande fatigue, certainement du au régime alimentaire qui était bien plus dur qu'aujourd'hui : nous n'avions ni poisson ni œufs. L'hiver, j'avais les mains couvertes d'engelures. Mais les six mois avant ma profession solennelle, j'étais dans une grande euphorie spirituelle, j'avais de grandes consolations, j'étais tout le temps plongé en Dieu, tout allait très bien. Mais après ma profession, je me suis très vite retrouvé dans le désert.

Il t'a fallu faire des études !

Oui après la profession, les études ont commencé. Nous étions trois, mais c'était des études à l'ancienne méthode, avec un manuel de philosophie en latin. La théologie pareil, avec un manuel en latin. Et voilà que le professeur de théologie est tombé malade d'un cancer, et nous allions suivre ses cours dans sa chambre où il faisait au moins 25 degrés. Alors j'ai dit au père abbé : ce n'est pas possible, je ne peux pas faire des études dans ces conditions. Finalement il a été décidé de nous envoyer faire nos études à la Pierre-qui-vire. Alors c'était le jour et la nuit ! C'était des cours intéressants, comme dans une université ! Ce fut de 1968 à 1970. Nous avons été ordonnés sous-diacres et diacres à Tart-le-Haut, par Monseigneur de La Brousse. Et à mon retour de la Pierre-qui-vire, j'ai été ordonné prêtre le 26 septembre 1970, par Monseigneur de La Brousse, évêque de Dijon.

Ensuite, il y eut sans doute le travail ?

Après, j'ai eu bien des emplois. Le moulin d'abord. Mais j'ai surtout travaillé à la ferme dont je suis devenu responsable en novembre 1974. En 1993 j'ai quitté la ferme pour devenir cuisinier. Durant un an j'ai fait effectivement la cuisine. Mais j'ai dû m'absenter quelques jours pour une petite opération ; à cette occasion, on a pris un traiteur de l'extérieur pour faire la cuisine. Comme l'infirmerie était alors très chargée, je suis devenu aide infirmier. J'allais aider les infirmes à se laver et je faisais le ménage de leurs chambres. Au bout d'un an, il y en eut 5 qui sont morts. J'ai travaillé également à la menuiserie, à la traite des vaches le matin surtout ; je me suis aussi occupé de l'environnement et de la forêt, de la cave ; j'aide également Cyril dans ses chantiers, et j'assure les relations avec la ferme, les courses, et cetera !

Je dois citer aussi ma charge de prieur pendant 8 ans, de 1994 jusqu'en 2002. Cela s'est bien passé sauf que j'avais un problème pour faire des chapitres ! De nouveau j'ai remplacé F Joël pendant 6 mois alors qu'il était en Norvège.

Et du point de vue spirituel, les grâces des premières années ont continué ?

C'est à voir ! Quand j'étais à la ferme, je travaillais fort et je me suis marginalisé un peu. Je n'allais plus beaucoup aux offices. Je sortais beaucoup, même le soir. L'abbé dans sa grande discrétion, n'osait rien me dire. Mais aux visites régulières, ce n'était pas pareil. Les frères se plaignaient. On me reprenait, mais cela continuait....Jusqu'à la visite d'un nouveau visiteur. Il m'a dit : « Je vous donne deux mois pour changer » J'ai alors demandé pardon à la communauté de mes escapades et promis de revenir aux offices.

Il y eut quelques mois après, l'élection d'un nouvel abbé ; un dimanche en se promenant dans la forêt, on a parlé ensemble. Cela allait mieux, mais ce n'était pas encore cela ! Je n'étais pas encore revenu à une vraie vie de prière. Certes j'avais la foi : j'ai toujours gardé la foi. Il y avait au fond de moi une petite voie qui me disait : « Cela ne peut pas durer,

il faut que tu reviennes. » Je priais sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Comme je n'allais pas à l'office de none, le père abbé m'avait dit « D'accord, mais il faut que tu dises none » Alors aussitôt le repas j'allais à l'église et je disais cet office. A la fin de celui-ci, il y a une prière litanique. Après quelque temps, je me suis mis vraiment à prier Jésus durant cette prière, et un jour je me suis mis à fondre en larmes, j'ai été submergé par une grande grâce de conversion. J'avais retrouvé Jésus. J'ai raconté cela au père abbé ce qui fut pour lui une grande joie. Je lui ai demandé d'aller faire une retraite à La Flattière. J'ai été huit jours dans ce foyer de charité, avec une ferveur extraordinaire, et quand je suis revenu cela a continué. C'était en 1994. Bien sûr cela a un peu diminué : Je suis plutôt dans le désert ! Me voilà bientôt avec 70 ans, il me faut vaillamment continuer la marche !

Et tes lectures ?

Je ne suis pas un grand lecteur ; Je ne lis pas toujours un livre par an. Actuellement je lis : « La mort du Christ » par le père Durwell , c'est très bien, je le relis pour la deuxième fois ; Je ne lis pas plus qu'une demie heure ou un quart d'heure à la fois ! Toutefois je lis pas mal de revues, car je suis sensible aux faits d'actualité, aux misères du monde ; les souffrances de tant de gens, voilà ce qui soutient ma prière.

Le mot de la fin

Souvent quand la pensée de Dieu me revient dans la journée, je dis « Mon Dieu, prends pitié de moi »

Frère Jean-Marc

J'ai fini par entrer !

D'où viens-tu ? Que faisais-tu avant d'entrer à Cîteaux ?

Je suis mosellan d'origine. Mes parents le sont aussi. Dans mon village, j'habitais à l'écart, dans la rue du paradis. Après la maison, c'était des champs, et puis quelques fermes. J'aimais aller à l'école quand j'étais p'tit. J'allais volontiers chez mes grands-parents. A l'église, j'aimais servir la messe et regarder la consécration. Non pas que j'ai su ce qui s'y passait, mais j'avais le sentiment que c'était sérieux. Mon livre de catéchisme, Pierres Vivantes, me racontait des histoires qui me plaisaient beaucoup : les paraboles. Jésus m'attirait, j'aimais aussi Zachée, le centurion romain, la vie en Galilée, le miracle de la multiplication des pains, c'est sur qu'un petit feu d'amour brûlait alors en moi.

C'est pour toi, le moment où tu commences à entendre l'appel du Seigneur ?

Non ; l'appel principal, le moment précis où j'ai senti que Lui me voulait exclusivement pour Lui, se situe à l'âge de mes 22 ans. Je dirai que enfant, laissé à moi-même et non encore perdant la présence naturelle que j'avais à moi-même, (notamment à l'adolescence), j'étais d'une nature "contemplative". Je croyais en Dieu, d'une foi simple et non raisonnée. On me réputait rêveur, épithète, il est vrai inadaptée, car je ne rêvais pas, j'étais au contraire très présent à la réalité des choses, mais d'une manière inhabituelle pour la plupart des gens. J'aimais, aussi, rester seul, lire longuement. Enfant, j'étais silencieux, sérieux et joyeux. J'avais un seul ami, et aussi mon frère, à eux deux ils me suffisaient largement.

Mais alors, pourquoi l'appel seulement à 22 ans ?

Entre mes onze-douze ans et mes vingt-deux ans où j'étais alors à la fac à Strasbourg, j'ai vécu une crise ecclésiale. Cette crise a duré dix ans. Durant ces dix années ma pratique devint chaotique, ma foi n'était guère nourrie de bonnes choses, cependant que comme le dit l'Écriture « l'oreille me démangeant, je me donnais quantité de maîtres » par les livres que je lisais. Or, un attachement à Jésus est toujours resté au fond de mon cœur. C'est éminemment paradoxal mais c'est ainsi. J'avais donc une soif spirituelle qui

braquée contre l'Église, cherchait à se calmer autre part. Elle alla tous azimuts et elle ne fit qu'empirer.

Tu peux nous donner un exemple...

Un exemple marrant alors. Vers mes vingt ans, je n'arrêtais pas de sortir à mes amis de fac que je voulais devenir Juif. Mes motivations étaient fort minces : je trouvais que Woody Allen dans ses films, était un type vraiment sympathique avec toutes ses blagues sur Dieu et la religion juive et puis je trouvais que la grande synagogue de Strasbourg était formidablement belle avec ses étoiles de David en façade et ses inscriptions monumentales en hébreu. Bref, l'idée n'était pas sérieuse, elle est passée.

Concurremment à tout ce folklore, sur l'idée d'un de mes amis qui se préparait au sacerdoce, je suis allé prendre des cours d'auditeur libre à la fac de théologie catholique. Si j'avais du m'expliquer à ce moment-là, j'aurais bien été en peine de me trouver une quelconque motivation. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que l'initiative venait de Dieu. Moi je n'y étais pour rien. C'est à partir du moment où Dieu a repris les choses en main dans ma vie que j'ai commencé à le chercher vraiment : car c'est comme l'a dit St Augustin : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais d'abord trouvé ». Je suis donc allé prendre des cours sur la grâce et sur la philosophie médiévale scolastique. Je ne savais pas quoi prendre et en même temps tout m'intéressait, j'aurais pu tous les prendre et par-dessus le marché j'aurais cumulé avec la fac de théologie protestante !

Tu es donc devenu un théologien ?

Ce serait vite dire, j'étais plus emballé pour écouter sans rien faire, qu'assidu au travail de révision. En somme, c'était du bon temps que je me suis pris. Dieu s'est déclaré très simplement dans ma vie. J'avais 22 ans, je lisais dans la Bible, pour un cours de littérature du 17^e siècle, les hauts faits de Moïse et à ce moment il s'est passé une chose que je suis bien incapable de relater avec des mots humains. Je ne m'y essaierais pas.

La semaine suivant cela, Dieu me fit comprendre dans son silence qu'Il me voulait pour lui, appel que j'ai mis longtemps à entendre comme il le fallait.

Pourquoi as-tu mis longtemps à entendre comme il le fallait ?

Dieu ne parlait-il pas clair ?

Dieu sait très bien ce qu'Il dit, c'est plutôt l'homme qui a tendance à écouter de travers. Je dois dire que ce n'est qu'après bien des purifications intérieures qui ont pris des années, que j'ai retrouvé la pureté sans paroles de cet appel originel.

Ce que tu dis est complexe...

Il faut bien comprendre que je ne m'amuse pas à user de tournures pseudo-mystiques. Le langage humain défaille pour raconter correctement ce qui se passe entre le plus intime de l'homme et son Dieu. En règle générale, Dieu "parle en silence". C'est nous qui mettons des mots sur ce qu'Il dit.

En tout cas pour en revenir à notre propos de départ, j'ai fini par entrer au monastère de Cîteaux par les voies de la providence qui se sert de tout et aboutit toujours à ses fins. Peu importe la manière dont je suis entré au monastère, pour moi c'est de l'histoire ancienne, l'important c'est que j'y suis entré et que présentement je me situe toujours en deçà de cet appel. Dieu me veut tout à lui, tel est son appel. De quelle manière exactement, je ne le sais pas. Je n'ai qu'une certitude : Cîteaux et ce que Cîteaux voudra de moi.

Tu ne reviendras pas sur ce qui t'a préparé à ton entrée à Cîteaux, soit ! Découvrir que Dieu te voulait ici, fut pour toi de l'ordre des évidences, ou n'est-ce qu'au bout d'un long cheminement que tu l'as compris ?

Ce fut de l'ordre des évidences. Et ça l'est encore ! D'ailleurs, tout, dans les « œuvres

bonnes que le Seigneur a préparées pour nous afin que nous nous y engagions » est de l'ordre des évidences. Seulement à une nuance près, il y a des évidences qui nous tombent comme des grives cuites dans la gueule, et des évidences qu'il faut acquérir au terme d'un long cheminement.

Des évidences qui prennent du temps à le devenir... Hautement paradoxal !

C'est à dire que les évidences que Dieu nous donne, peuvent être comme les diamants qu'il faut débarrasser de l'amas d'autres roches qui les contiennent. De toute manière ce qui vient de Dieu résiste à tout, rien ni personne ne peut en venir à bout. L'Écriture dit : « l'amour est fort comme la mort ». La mort on sait ce que c'est, tout le monde doit passer par là. Cette comparaison montre bien la surpuissance de l'amour. Mais la mort n'a pas le dernier mot. C'est le Seigneur qui a toujours le dernier mot. C'est implacable. A la messe de St Bernard, on chante « l'amour est tout qui est Dieu même ». Je voudrais m'arrêter sur ces mots-là : « l'amour est tout qui est Dieu même ».

Frère Cyrille

Un Travailleur !

Des Poules au fromage !

Je suis Belge-Flamand, étant né près d'Ypres. Pendant la guerre de 14, ma famille a du fuir, mon pays étant transformé en champ de bataille. Tout a été labouré par les obus ! Aussi par la suite, mes parents ont émigré dans l'Yonne ; ils occupaient une ferme isolée au bord d'une grande forêt. C'est là que je suis né, c'est dire que je suis habitué à la solitude. J'avais 3 ans quand mes parents sont partis pour une autre ferme, dans l'Aube. C'est là que j'ai commencé à fréquenter l'école primaire. Une école primaire écourtée par deux événements : la guerre de 1940, où mon frère aîné part soldat, et la mort de mon père. À 12 ans, je me retrouve seul avec ma mère, pour faire marcher la ferme : plus question d'aller à l'école ! Il fallait travailler, et parfois, c'était dur ! Heureusement, mon frère est revenu au bout d'un an.

Donc pendant la guerre tu étais à la ferme

Oui, je n'avais que 13 ans. C'est après la guerre que j'ai fait mon service militaire, mais un gros service en tant qu'étranger et ayant eu 4 ans de sursis. Bref, cela avait doublé, et j'en suis revenu à 25 ans. A cet âge-là, qu'est-ce que je vais faire ? Avant, j'avais eu l'idée de fonder un foyer. Mais durant ce double temps de service militaire, j'avais eu le temps de réfléchir et mes idées avaient changé. Je me suis dit : "Je ne peux pas me lancer dans cette affaire-là". Alors je suis allé voir le curé de ma paroisse, car je commençais à avoir des idées de vie religieuse. Mon curé, c'était une vocation tardive ; il m'a dit : "Fais comme moi ! Je suis allé faire une retraite à Cîteaux, il faut faire pareil". Il y avait à cette époque des retraites de 5 jours qui étaient prêchées. Je me suis ouvert au prédicateur de la retraite qui m'a dit : "C'est sérieux, mais il ne faut pas précipiter". Je suis donc revenu à Cîteaux un an après, j'ai parlé au Père-Maître et j'ai fait une retraite parmi les moines. Je suis reparti finir l'année à la ferme ; cette année-là c'était une année de pluies : il a fallu beaucoup de temps pour tout finir, mais j'y suis quand même arrivé, et je suis rentré à Cîteaux le 15 octobre 1957. Mais j'avais l'habitude du travail !

Tu as eu beaucoup d'activités au monastère ?

Après ma profession simple, j'ai travaillé au verger, puis en 61, mon Père Abbé m'a envoyé en Afrique, au monastère de Grandselve. C'était en pleine forêt équatoriale, cela m'a été dur de m'acclimater ! Je faisais les courses et j'allais chaque semaine à Yaoundé, pour vendre les poulets et ramener de quoi nourrir ceux que l'on élevait au monastère. Il fallait parfois chercher des gens qui vendaient du maïs, faire toutes

les ruelles de la ville. Yaoudé, c'est la ville du monde que je connais le mieux, mais ce n'était pas facile d'y trouver tout ce dont on avait besoin! Je suis resté en Afrique 4 ans et demi, puis je suis revenu pour faire ma profession solennelle ! À Grandselve, j'ai appris que le monde est très varié, par les contacts que j'ai eus avec des missionnaires. J'ai constaté qu'après bien des années, ils n'avaient pas encore compris comment fonctionne un Africain !

Et de retour ?

Une fois de retour, après 4 mois et demi d'absence, il a fallu me réadapter : c'était un nouveau noviciat, mais court, car après six mois, on m'a mis responsable du travail : un peu second cellérier. Cela devait être pour 2 ans et en fait, cela a duré 9 ans ! J'ai toujours perduré ! En même temps, j'étais menuisier, jusqu'en 1974. Frère Guy, le fromager était alors très fatigué et il fallait le remplacer. Bien sûr j'avais déjà bricolé à la fromagerie, mais quand même ! Cela a été un peu comme une course de relais : le 13 septembre au soir, f. Guy a quitté et le 14 au matin, c'était moi qui le remplaçait. En fait tout était en place pour faire des erreurs dans tous les sens ! Cela a donc été un nouvel apprentissage. Mais on apprend tous les jours ! Je ne comprenais pas que F. Guy, au bout de 20 ans, disait "Je suis en train d'apprendre". Mais maintenant, je puis dire que c'était exact. Le métier de fromager est un métier où tout évolue : le lait évolue, les techniques de fabrication évoluent ; les normes sont de plus en plus serrées. Si bien qu'actuellement, on ne peut plus faire du fromage comme dans le passé !

Et le mot de la fin ?

Faire confiance aux gens. Sentir qu'on me faisait confiance m'a beaucoup aidé. J'en étais parfois étonné

Frère Arnaud

Un ingénieur nous parle de sagesse.

Mes parents habitent Bailleul, une petite ville entre Lille et Dunkerque, et j'ai un frère, Edouard, plus jeune que moi. Après mes premières études, j'ai fait un Bac scientifique à Hazebrouck. Alors que je ne savais pas trop où me diriger, j'ai découvert dans un Salon des Métiers le "Génie Thermique" Cela m'a plu et je suis parti à Dunkerque pour être technicien. C'était quelque chose d'assez général, mais au niveau emploi, c'était bon. Mais au bout de deux ans, je ne me sentais pas prêt à travailler tout de suite, et comme j'avais de bons dossiers, j'ai passé un concours pour être ingénieur. Je suis donc entré à l'Ecole des Arts et Métiers.

Et comment es-tu venu à Cîteaux ?

Quand j'étais étudiant, je faisais partie d'un groupe de jeunes sur ma paroisse. C'est ainsi que j'ai été amené à fréquenter l'hôtellerie de la Trappe à Soligny ; j'y ai séjourné dans le cadre de retraites qu'animait un jeune prêtre sur le week-end ou sur 3 jours. La première fois, ce devait être en 1996. Je n'étais pas précisément attiré, mais j'ai découvert là un certain sentiment de paix profonde, de plénitude que j'ai d'abord refusé de voir, que j'ai même repoussé. C'est que j'avais très peur : la découverte de la vie de Rancé, avec toutes ses austérités, m'effrayait, comme aussi le fait de m'engager dans une vie radicale. J'ai fait la sourde oreille pendant longtemps. J'avais alors 19 ans. Ce n'est qu'avec le recul que mon choix s'est confirmé ; mais à ce moment-là, je pouvais mettre cela de côté et dormir tranquille ! À la fin de mes études d'ingénieur, je me demandais si je devais débiter tout de suite dans une vie professionnelle ou si j'allais me décider

à écouter cet attrait. Finalement, j'ai choisi de faire deux années de coopération, pour mûrir cette idée. Je suis donc parti deux ans en Afrique, pendant lesquels j'ai enseigné les maths à de jeunes ivoiriens. Ce fut une expérience d'ouverture, et de très riche découverte d'une autre culture. Avant de partir, je me disais : on verra bien si cette idée de la Trappe perdure. De retour en France, l'idée n'était pas passée et c'est alors que j'ai pris contact avec une communauté. L'équilibre de vie des cisterciens m'attirait. Je connaissais la Trappe, Timadeuc, Tamié, sans y avoir été spécialement retenu. Le Mont des Cats était trop près de chez moi. Un copain m'a dit : "et pourquoi pas Cîteaux ?" J'ai écrit pour prendre contact, et je suis venu faire mon premier stage lorsque frère Joël était Père-Maître. Dés lors, je ne me posais plus la question de chercher ailleurs.

Ensuite, je suis resté un an à Dunkerque en tant que volontaire, dans une aumônerie des étudiants. C'était déjà un engagement qui me préparait ainsi que ma famille, à ce pas vers la vie monastique. Si on fait le compte, cela fait six ans de maturation.

Tu es donc entré, et après six mois de postulat, tu as fait deux ans de noviciat. Ta maturation a continué ! Quel acquis de sagesse retires-tu de ces deux années et demie de postulat-noviciat ?

Je n'oserais pas parler de sagesse ! Mais le bilan me semble très positif ! Beaucoup de choses seraient à dire. Ce que j'en retiens, d'une manière générale, c'est que j'arrivais au monastère avec l'intuition que mon bonheur était là ; et au noviciat, j'ai découvert que le fondement du bonheur c'est l'attachement au Christ, à travers toutes les médiations qu'offre la vie de communauté.

L'acquis de ces deux années de noviciat pourrait se traduire en trois points : J'ai découvert qu'à travers des activités très diverses, il fallait tendre vers l'unification. J'ai fait l'expérience d'un dépouillement qui consiste en une certaine pauvreté conduisant à plus de disponibilité pour accueillir ce que nous offre le quotidien. Et enfin, je suis persuadé de la richesse de la vie communautaire.

La vie fraternelle, "ça ne ment pas", pour employer une expression favorite des jeunes ivoiriens avec qui j'ai été en contact durant mon temps de coopération. Et cela en deux sens : D'abord, c'est un creuset qui nous montre là où on en est en vérité : "ça ne ment pas", car cela fait la vérité. Et ensuite, c'est vraiment un trésor, quelque chose de grand prix : ici aussi "ça ne ment pas" ! Quand on partage, cela soude : on devient riche des dons de ses frères.

Frère Luc

De l'Essec à l'informatique, par les vaches.

Né en Haute-Saône, à 12 ans, j'ai été mis en pension à Dijon par mon père, comme étant trop insupportable : c'est par l'intermédiaire de l'École Saint-François que j'ai connu Cîteaux. J'y étais allé une première fois à 13 ans avec un prêtre de l'école. À la fin de mes études, j'ai intégré d'abord SUP de CO PARIS, puis ESSEC. Entre deux années d'ESSEC, j'ai eu l'occasion de revenir quelques jours à Cîteaux, durant les vacances, avec des copains. Nous avons précisément parlé de l'utilité des moines, un de mes copains essayant de me persuader qu'ils étaient bons à quelque chose ! Ce dont j'étais rien moins que sûr. Je lui disais : "Mais non, ils ne servent à rien".

L'année suivante, j'ai réintégré l'ESSEC. intéressé certes, par ce qui m'était enseigné, mais je suivais en même temps des cours de dessin et modelage, en vue de préparer l'entrée à l'École des Arts Décoratifs. Je poursuivais deux lièvres à la fois ! Or voici que, durant un cours de modelage, parlant tout en travaillant, j'avais à côté de moi, une jeune fille qui affichait le plus profond athéisme. Notre professeur et moi-même, nous avons de grandes discussions avec elle, pour essayer de la convaincre que Dieu existait. Voyant

l'inutilité de nos efforts, j'ai alors compris à quoi pouvaient servir les moines : quelqu'un disait en moi que là où la parole et l'agir de l'homme étaient impuissants, la prière devait pouvoir agir. Ce fut l'appel du Seigneur qui m'a alors accroché, "agrippé" : je sentais en moi un désir de me faire moine qui ne m'a plus lâché. Je poursuivais donc deux lièvres à la fois, et un troisième m'a pris en chasse !

C'est alors que tu es entré à Cîteaux ?

Oui, en novembre, à la sainte Catherine, où dit-on "les arbres prennent racine". À cette époque, avant le concile, dans un monastère, il y avait les moines adonnés à l'office et les frères convers qui avaient une plus grande part de travail manuel. Comme les moines étaient ordonnés prêtres après leurs études et que j'avais un défaut d'élocution, on m'a demandé d'être frère convers. J'ai donc eu une grande part de travail manuel. Pour commencer, j'ai appris le métier de menuisier, et je suis resté 11 ans dans cette charge.

Un jour, le Père Abbé m'a dit qu'il y fallait "une tête" pour réorganiser l'étable, et m'a demandé si j'accepterais d'être à la tête de la vacherie. Il m'a donc fallu apprendre un nouveau métier, être à la tête d'un cheptel qui comprenait environ 180 autres têtes, dont 60 vaches laitières à traire matin et soir ! Ce fut un gros travail : pour raison sanitaire, il a d'abord fallu changer le troupeau, puis au cours des 34 ans où je suis resté à ce poste, changer 2 fois la salle de traite. Et il y avait les inséminations à faire et à surveiller les vêlages et intervenir en cas de besoin. Je puis dire que j'ai acquis là une certaine expérience de la vie intérieure des vaches ! En général, bien entendu, les vaches mettent bas durant la nuit ; mais il est bon de bien dormir. Aussi pour ne pas me lever inutilement lorsque une vache était prête à vêler, j'installais un système de vidéo : caméra près d'elle et écran dans ma chambre, pour suivre le travail de mon lit et ne me lever pour n'intervenir qu'en cas de nécessité.

Je pense qu'il n'y avait pas que le travail manuel ?

Dans un monastère, les horaires des offices sont très réguliers, ceux des autres activités le sont également. Or il fallait que les vaches soient traitées très tôt, avant le travail de la fromagerie. Les vachers avaient donc un horaire spécial pour traire la quantité quotidienne de lait voulue ; laquelle n'est pas la même en hiver et en été, elle varie de 1000 à 2000 litres. Cet horaire spécial qui me privait des deux premiers offices de la journée, me donnait par contre donc des bons moments libres : 2 à 3 heures d'affilée chaque matin. Séduit par la richesse de doctrine spirituelle que contenaient les écrits des Pères de l'Église, j'ai commencé à les étudier. Deux circonstances ont contribué à me lancer dans cette direction. D'abord, vers 1970, mon Père Abbé m'a demandé de trouver des textes pouvant être lus durant l'office de la nuit ; ce travail de recherche dans les écrits des Pères de l'Église, m'a permis de mieux les connaître et a été le point de départ d'une collection qui se monte à présent à plus de 2.000 textes, d'une petite page chacun. Ensuite j'ai pu suivre plusieurs sessions à l'extérieur qui ont été un précieux complément de formation.

Lors de l'une d'elles donnée sur Origène par un jésuite, le Père Crouzel, celui-ci m'a demandé de rechercher dans les sermons de saint Bernard sur le Cantique, les traces laissées par le Commentaire d'Origène sur le Cantique des Cantiques. À la suite de ce travail, j'ai été invité à donner le fruit de ma recherche dans plusieurs monastères cisterciens, ainsi qu'à en faire bénéficier la revue de notre Ordre. J'ai ensuite publié ce travail dans un petit opuscule à tirage limité qui est bien parti. En outre, Père Crouzel m'a demandé de continuer à collaborer avec lui à d'autres travaux de traduction, sur d'autres oeuvres d'Origène, un auteur que j'apprécie. Par ailleurs, une activité d'enseignement, au monastère, m'a amené à publier d'autres choses, un cours sur les anciens moines, en particulier.

Tout cela à partir d'un ordinateur, évidemment ?

Oui, et puis il y a eu internet. Aux approches de l'année 1998, année du neuvième Centenaire de la fondation de l'Abbaye et de l'Ordre, nous avons créé un site pour l'abbaye : www.citeaux-abbaye.com/, avec un ami comme webmaster. J'ai été chargé d'en composer la teneur, et c'est alors que j'ai eu l'idée de mettre sur ce site les textes des lectures de l'office de nuit dont j'ai parlé. Ils sont bien appréciés, car lorsque, par hasard, ils tardent à paraître, bien des internautes s'alarment et nous le font savoir !

Le mot de la fin : quelles sont tes convictions profondes ?

Celles d'Origène : Dieu est l'Être infiniment grand et infiniment bon et sa bonté coïncide avec son Être ! Dieu est l'Être simple, disent les théologiens, ce qui veut dire que sa volonté aussi coïncide avec son Être. Plus nous ferons notre petit possible pour unir notre volonté à la sienne, plus nous serons unis à lui, plus nous serons en paix et profondément heureux !

Ce n'est pas évident : il y a tant d'épreuves, de souffrances dans nos vies !

C'est vrai. Un de mes cousins me disait un jour que ce qu'il y a de plus difficile à dire dans le Pater, ce n'est pas : "Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons", mais : "Que ta volonté soit faite !" Jésus, le Fils de Dieu, qui est venu expérimenter notre condition d'homme en sait quelque chose : il en a sué du sang ! Mais cela lui a ouvert une gloire et une joie infinie. Il en est de même pour nous : la Croix débouche sur Pâques, et l'épreuve est un tremplin vers la vraie joie. Dieu qui est infiniment bon, ne veut pas pour nous de petites joies au rabais, mais une joie infinie. La Vierge de Lourdes disait à sainte Bernadette : "Je ne vous promets pas le bonheur en ce monde, mais en l'autre !"

Frère Philippe

De l'absence de Dieu au visage du Christ par le bouddhisme, puis le christianisme

Comme beaucoup à l'époque, raconte F. Philippe, mes parents m'ont fait baptiser, mais, par la suite, ils ne m'ont donné aucune éducation religieuse. Aussi je ne connaissais absolument pas le Christ. Mais le Christ me connaissait et me cherchait. Un jour très précis, j'ai ressenti comme un besoin très fort de chercher dans une direction. Mais chercher quoi ? Je ne le savais pas. Durant six ans, j'ai cherché à tâtons, en passant par les arts martiaux, le bouddhisme tibétain, pour arriver au christianisme.

Qu'est-ce que les arts martiaux ?

Tous les peuples ont développé l'art de la guerre, une technique du combat, soit à mains nues, soit avec des armes. Au Japon, tout particulièrement, des maîtres ont associé l'art de la guerre à une recherche spirituelle, dans la ligne du bouddhisme zen. Cela a donné les "arts martiaux". On en trouve des quantités : certains mettent l'accent sur le côté guerrier, tandis que d'autres soulignent le côté spirituel. Pour ma part, j'ai pratiqué durant quatre ans une des formes du karaté, qui est un art martial à mains nues, appréhendant une recherche de plus en plus spirituelle. J'ai continué ensuite avec une pratique de sabre, appelée le "kenjutsu", pour finir par le bouddhisme tibétain durant un an. Toutes ces étapes ont eu à la base des circonstances indépendantes de ma volonté, et ont été l'occasion de rencontre enrichissantes de personnes. A chaque fois, je sentais dans mon cœur un désir de chercher dans la ligne qui m'était montrée. Alors je fonçais ! Ce ne fut pas sans risque, car j'ai été à deux doigts de m'engager dans une secte. Autre risque aussi : sans m'en douter, j'ai pratiqué la magie durant trois ans ; je ne m'en suis rendu compte qu'une fois converti et entré à l'abbaye. Cette pratique magique consistait à invoquer une divinité, en vue d'obtenir des effets concrets et immédiats. C'est ainsi que, pour ma part,

je pouvais passer sous des cascades, été comme hiver, ou marcher pieds nus sur des braises ! Maintenant, relisant cette période de ma vie, avec les études que j'ai faites, il est évident que ces invocations à des divinités étrangères, étaient des invocations à des démons ; mais bien sûr, à l'époque, je ne le soupçonnais pas.

Toutes ces pratiques ascétiques et magiques ont cessé lorsque je suis devenu un adepte du bouddhisme tibétain. Cette étape m'a beaucoup apporté au niveau de la compassion. L'entrée dans cette religion se faisait par toutes sortes de retraites, accessibles à tous. Après avoir fait son choix, il fallait s'entendre avec le Lama. N'y connaissant rien, j'avais demandé la retraite la plus compliquée ! J'ai fréquenté le centre bouddhiste pendant plusieurs mois. Au total, je suis resté un an dans le bouddhisme tibétain, et j'y ai fait des vœux. Ce fut une année où j'ai fait une réelle expérience de la prière et de son efficacité, même si, à l'époque, le Christ ne représentait encore rien pour moi. Et pourtant c'était lui qui m'appelait ! Durant tout ce parcours, ce même appel intérieur devenait toujours de plus en plus profond. Je ne savais pas qui m'appelait, mais j'avais toujours au fond de moi le même désir très fort d'aller en avant.

Pendant cette période, j'ai beaucoup apprécié la présence de mes parents qui me sont restés très accessibles, et m'ont toujours ouvert la porte, bien qu'ils se posaient des questions sur mon compte ! Je leur en suis très reconnaissant.

Comment s'est fait le passage au christianisme ?

Je suis passé du bouddhisme tibétain au christianisme par l'intermédiaire du sanctuaire de la Salette. Les circonstances pourront paraître anodines, mais Jésus sait tirer parti des moindres occurrences pour réaliser ses vues, pour attirer à Lui.

Mes parents avaient pour voisins de palier une communauté de prêtres de La Salette, et l'amitié était réciproque. Mais, pour moi, à ce moment-là, leur religion ne représentait rien. Je parlais parfois avec l'un d'eux : il eut tôt fait de s'apercevoir que j'étais un garçon en recherche. Un jour, il me dit : "Est-ce que cela t'intéresserait de monter avec moi une après-midi au sanctuaire de la Salette ?" J'ai accepté. Et là-haut, bien que le Christ soit toujours pour moi un inconnu, j'ai ressenti de façon très forte qu'il me fallait chercher dans cette direction. Et comme je ne voulais pas faire les choses à moitié, j'ai demandé à être bénévole au Sanctuaire. Je suis resté au service des pèlerins pendant un ou deux mois, durant lesquels j'ai fait la connaissance d'une jeune fille, secrétaire du recteur du sanctuaire. Nous avons sympathisé et je lui ai dit que, puisque le sanctuaire allait fermer pour les vacances, cela m'intéresserait de faire une expérience de prière dans un cadre monastique chrétien. Elle m'a donné deux adresses : Cîteaux et Tamié. J'ai écrit au père-maître de Cîteaux, et avec son accord, je suis venu voir comment on vivait dans ce monastère. J'y suis resté un mois et demi, puis, revenu en famille, j'ai réglé toutes mes affaires, et en avril 1992, je suis entré à Cîteaux où je suis toujours, sans aucune envie d'en sortir !

Comment as-tu vécu ce passage du bouddhisme au christianisme ?

Au cours de mon passage dans le bouddhisme, la compassion m'a beaucoup marqué. Dans ce bouddhisme tibétain, j'adressais alors des prières à certaines divinités. Dans le christianisme, j'ai trouvé la vraie divinité, un Dieu qui par compassion s'est fait homme et nous appelle à le rejoindre dans son amour des hommes. Donc sur ce plan, ce fut un approfondissement de cet appel, que je ressentais fortement sans pouvoir mettre un nom dessus.

Tu parles de "certaines divinités", il y a beaucoup de divinités dans le bouddhisme ?

Oui, et en grand nombre. Mais il y en avait surtout une divinité qui m'intéressait beaucoup, c'était celle de la compassion: "Tchenrésie". Cependant, je n'ai pu vraiment faire une relecture complète de tout ce que j'avais vécu, qu'en arrivant au monastère. Il a fallu attendre à peu près quatre ans pour que je puisse relire toute ma vie, devant le Seigneur.

Étant donné ce passé, des périodes d'épreuves, de purification, me furent bien nécessaires. Et ici, le père-maître m'a beaucoup aidé. Une fois délivré des conséquences de ces pratiques magiques, j'ai pu me rendre compte que, dès le début de ce parcours, c'était le Seigneur qui m'avait appelé.

Si à l'époque, on m'avait dit qu'un jour je serais moine, j'aurais traité très sérieusement mon interlocuteur de fou ! Oui, sérieusement ! Bien entendu, maintenant, pour rien au monde, je ne voudrais revenir en arrière. C'est si beau de croire en Jésus Christ. Si seulement le monde entier pouvait se tourner vers Lui ! Cela remplit mon cœur de reconnaissance de voir le travail que Jésus accomplit en nous. Je dis "nous", car je ne suis pas le seul, bien sûr. Cela m'émerveille quand je découvre chez mes frères ou d'autres, une manifestation de sa présence. J'en rends grâce à Dieu et à Marie. C'est si beau !

Marie ! Certes elle a eu son rôle à jouer à La Salette, mais elle n'est entrée vraiment dans ma vie qu'après ma profession solennelle, quand j'ai demandé à réciter le Rosaire. Bien sûr, elle m'était déjà présente avant, mais je la priais peu. Je crois qu'elle a beaucoup à apporter aux jeunes qui ont fait des parcours semblables. Marie est une maîtresse en humilité, en douceur et en pureté de cœur, et elle sait soigner les inévitables blessures de l'orgueil. Et l'orgueil, il s'incruste quand on fait des choses étonnantes, comme marcher sur des braises ! Marie est la Vierge humble et douce. Quelle joie lorsque Marie devient un modèle de vie, pour suivre le Christ Seigneur ! Cette joie devient une offrande de vie pour le monde !

Et maintenant tu es passé par les étapes de la formation. Après ton noviciat, tu t'es engagé pour trois ans, et durant ce temps, tu as fait des études. Quel fruit as-tu retiré de ces études ?

D'abord de m'ouvrir à une dimension chrétienne que je ne connaissais pas suffisamment. Si l'on m'avait proposé de faire des études, j'aurais refusé, car je n'en voyais pas la nécessité. C'est heureux qu'on ne me l'ait pas demandé, car ces études m'ont fait prendre conscience d'une dimension encore inconnue. Somme toute, cela m'a enraciné dans ma foi chrétienne, ce qui m'était nécessaire puisque je ne me suis converti au christianisme qu'un an avant de venir au monastère. Ce fut donc un enrichissement au niveau des bases doctrinales chrétiennes, mais aussi au niveau monastique, avec, en particulier, une approche très forte de la Règle. J'ai toujours été très sensibilisé par la Règle comme chemin d'amour et d'union à Dieu, par l'Esprit Saint.

C'est sans doute en raison de ton attrait pour la compassion, que tu as été choisi par le Père Abbé pour la fonction de chef infirmier, trois mois seulement après ta profession ! Comment envisages-tu cette charge ?

Je te rapporte d'abord ce que m'a dit frère Louis lorsque j'ai commencé à servir à l'infirmerie. Son premier mot a été pour me demander : "Vous n'avez pas peur ?" Je lui ai répondu : "Non !". Car je reçois autant et plus que ce que je donne, autant de la part de mes frères que du Seigneur lui-même. C'est normal qu'il y ait des peurs en nous, cela fait partie, pourrait-on dire, de la nature humaine. Mais pour l'instant du moins, je n'ai pas de peurs liées à la fonction de responsable de l'infirmerie. Sans doute parce que je me sens à ma place. N'en étant encore qu'au début de cet emploi, je n'ai pas une idée arrêtée de ce qu'est un infirmier. Pourtant, je peux le dire : le frère infirmier, c'est d'abord celui qui est à l'écoute de ses frères. C'est cela le plus important et le plus exigeant : cela oblige à se mettre soi-même de côté, ce qui n'est pas facile, et cela demande aussi que l'on soit disponible. Mais il pourra y avoir toutes les difficultés, je sais que le Seigneur est là, puisqu'il m'appelle à cette charge et que je m'y sens à ma place.

Dans le passé, des frères difficiles, exigeants, m'ont décapé, mais en même temps beaucoup aidé, car ils m'ont obligé de sortir de mon cocon. À ce moment, c'était : je pars ou je change. Et par la grâce du Seigneur, je ne suis pas parti, mais j'ai changé, ou du moins commencé à changer, car on aura toujours à changer ! Ces frères-là sont peut-être ceux qui m'ont le plus rendu service.